

2. Extraits du corpus

Les odeurs rencontrées dans notre corpus sont classées en fonction de leur rôle dans la trame narrative.

2.1. L'odeur, création d'ambiance

Alors que le visuel fournit une mise en scène à la représentation, l'olfactif crée l'ambiance, l'atmosphère. C'est l'odorat qui nous immerge le plus profondément au cœur des choses et des êtres. Bien que l'on ne cite que très rarement les odeurs, elles sont les données premières dans l'appréhension d'un lieu (villes, rues, campagnes, églises, lieux sacrés, lieux professionnels, lieux confinés, boudoirs, etc.). Elles qualifient les espaces. Elles sont l'un des éléments essentiels de la description réaliste et naturaliste.

Extrait 1 : Balzac, Le Père Goriot

Chez Balzac, les sensations olfactives participent largement à l'histoire des mœurs qu'il souhaite écrire. Dans *Le Père Goriot*, il utilise d'abord l'odeur pour décrire le lieu central de l'intrigue : la pension de Mme Vauquer, personnage froid et au cœur sec. Il fait ainsi en sorte que le lecteur soit imprégné de cette odeur et de l'atmosphère dans laquelle il pénètre :

« Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'odeur de pension. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance ; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements ; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné ; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et sui generis de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien ! malgré ces plates horreurs, si vous le comparez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. » (p.4)

Cette description correspond à ce que découvrirait un visiteur en entrant pour la première fois dans ce lieu. Il serait agressé par cette odeur fétide et nauséabonde qui est comme l'essence des lieux, avant même leur découverte.

Extraits 2 : Maupassant, Bel-Ami

Dans *Bel-Ami*, Maupassant décrit un quartier populaire de Paris, uniquement avec des odeurs :

« C'était une de ces soirées d'été où l'air manque dans Paris. La ville, chaude comme une étuve, paraissait suer dans la nuit étouffante. Les égouts soufflaient par leurs bouches de granit leurs haleines empestées, et les cuisines souterraines jetaient à la rue, par leurs fenêtres basses, les miasmes infâmes des eaux de vaisselle et des vieilles sauces. » (p.2)

Dans la description de l'immeuble où réside Georges Duroy, les indications topographiques sont complétées par un large champ lexical olfactif dépréciatif qui montre combien le décor dans lequel il vit ne lui correspond pas. Les sentiments du personnage sont en harmonie avec le lieu :

« Il revint à grands pas, gagna le boulevard extérieur, et le suivit jusqu'à la rue Boursault qu'il habitait. Sa maison, haute de six étages, était peuplée par vingt petits ménages ouvriers et bourgeois, et il éprouva en montant l'escalier, dont il éclairait avec des allumettes-bougies les marches sales où traînaient des bouts de papiers, des bouts de cigarettes, des épluchures de cuisine, une écœurante sensation de dégoût et une hâte de sortir de là, de

loger comme les hommes riches, en des demeures propres, avec des tapis. Une odeur lourde de nourriture, de fosse d'aisances et d'humanité, une odeur stagnante de crasse et de vieille muraille, qu'aucun courant d'air n'eût pu chasser de ce logis, l'emplissait du haut en bas. » (p.25)

Maupassant place son personnage dans un univers d'un profond réalisme qui met en valeur la relation complexe que celui-ci entretient avec son milieu.

Plus loin, l'endroit, où a lieu la fête donnée par Rival, est d'abord décrit par l'odeur qui s'en échappe :

« Il s'effaça à l'entrée de la descente étroite qu'éclairait un bec de gaz ; et la brusque transition de la lumière du jour à cette clarté jaune avait quelque chose de lugubre. Une odeur de souterrain montait par cette échelle tournante, une senteur d'humidité chauffée, de murs moisis essuyés pour la circonstance, et aussi des souffles de benjoin qui rappelaient les offices sacrés, et des émanations féminines de Lubin, de verveine, d'iris, de violette. » (p.173).

Enfin, la description de la chambre, où Duroy fait prendre son épouse en flagrant délit d'adultère, est tout en sensations olfactives, caractéristiques d'un lieu de débauches :

« C'était une chambre de maison garnie, aux meubles communs, où flottait cette odeur odieuse et fade des appartements d'hôtel, odeur émanée des rideaux, des matelas, des murs, des sièges, odeur de toutes les personnes qui avaient couché ou vécu, un jour ou six mois, dans ce logis public, et laissé là un peu de leur senteur, de cette senteur humaine qui, s'ajoutant à celle des devanciers, formait à la longue une puanteur confuse, douce et intolérable, la même dans tous ces lieux. » (p.244)

Extraits 3 : Maupassant, Pierre et Jean

Dans *Pierre et Jean*, Maupassant se plaît à décrire l'atmosphère marine. Celle-ci est si prenante, qu'elle peut même aiguïser les désirs amoureux :

« Le père Roland saisit la manne entre ses genoux, la pencha, fit couler jusqu'au bord le flot d'argent des bêtes pour voir celles du fond, et leur palpitation d'agonie s'accrut, et l'odeur forte de leur corps, une saine puanteur de marée, monta du ventre plein de la corbeille. » (p.12)

(...) « Il vira de bord, et vent arrière fit route vers la jetée, suivi par la brume rapide qui le gagnait. Lorsqu'elle atteignit la Perle, l'enveloppant dans son imperceptible épaisseur, un frisson de froid courut sur les membres de Pierre, et une odeur de fumée et de moisissure, l'odeur bizarre des brouillards marins, lui fit fermer la bouche pour ne point goûter cette nuée humide et glacée. Quand la barque reprit dans le port sa place accoutumée, la ville entière était ensevelie déjà sous cette vapeur menue qui, sans tomber, mouillait comme une pluie et glissait sur les maisons et les rues à la façon d'un fleuve qui coule. » (p.47-48)

(...) « Il sortit de bonne heure et se remit à rôder par les rues.

Elles étaient ensevelies sous le brouillard qui rendait pesante, opaque et nauséabonde la nuit on eût dit une fumée pestilentielle abattue sur la terre. On la voyait passer sur les becs de gaz qu'elle paraissait éteindre par moments. Les pavés des rues devenaient glissants comme par les soirs de verglas, et toutes les mauvaises odeurs semblaient sortir du ventre des maisons, puanteurs des caves, des fosses, des égouts, des cuisines pauvres, pour se mêler à l'affreuse senteur de cette brume errante. » (p.49)

(...) « Jean, l'œil allumé, regardait fuir devant lui la cheville mince, la jambe fine, la hanche souple et le grand chapeau provocant de Mme Rosémilly. Et cette fuite activait son désir, le poussait aux résolutions décisives que prennent brusquement les hésitants et les timides. L'air tiède, où se mêlait à l'odeur des côtes, des ajoncs, des trèfles et des herbes, la senteur marine des roches découvertes, l'animait encore en le grisant doucement, et il

se décidait un peu plus à chaque pas, à chaque seconde, à chaque regard jeté sur la silhouette alerte de la jeune femme ; il se décidait à ne plus hésiter, à lui dire qu'il l'aimait et qu'il désirait l'épouser.» (p.73-74)

Extraits 4 : Zola, Le Ventre de Paris

Chez Zola, l'olfaction entre dans le processus de la description des lieux de l'intrigue. Elle les définit par l'atmosphère particulière qu'elle contribue à y faire régner. Elle peut caractériser une ville entière. Il en est ainsi dans *Le Ventre de Paris*, où l'écrivain décrit la capitale comme un personnage fantastique, qu'il assimile à ses Halles protéiformes. Paris a une emprise très forte sur l'homme qui se traduit par l'engloutissement des légumes et des victuailles en une sorte de gouffre, par l'envahissement de la mer et des liquides et surtout par l'engloutissement dû aux odeurs. L'extrait suivant montre le déambulement de Claude, Cadine et Marjolin dans les rues de Paris, ponctué de toutes les odeurs qu'ils rencontrent :

« Ils humaient les odeurs de Paris, le nez en l'air. Ils auraient reconnu chaque coin, les yeux fermés, rien qu'aux haleines liquoreuses sortant des marchands de vin, aux souffles chauds des boulangeries et des pâtisseries, aux étalages fades des fruitières.

(...) Ils préféraient encore les tronçons du vieux Paris restés debout, (...) surtout la rue Courtalon, une ruelle noire, sordide, qui va de la place Sainte-Opportune à la rue Saint-Denis, trouée d'allées puantes, au fond desquelles ils avaient polissonné, étant plus jeunes.

(...) il y avait cependant, rue de la Grande-Truanderie, une fabrique de savon, très douce au milieu des puanteurs voisines, qui arrêtait Marjolin, attendant que quelqu'un entrât ou sortit, pour recevoir au visage l'haleine de la porte. Et ils revenaient vite rue Pierre-Lescot et rue Rambuteau. Cadine adorait les salaisons, elle restait en admiration devant les paquets de harengs saurs, les barils d'anchois et de câpres, les tonneaux de cornichons et d'olives, où des cuillers de bois trempaient ; l'odeur du vinaigre la grattait délicieusement à la gorge ; l'âpreté des morues roulées, des saumons fumés, des lards et des jambons, la pointe aigrette des corbeilles de citrons, lui mettaient au bord des lèvres un petit bout de langue, humide d'appétit (...). Mais, rue Coquillière, ils s'oubliaient dans l'odeur des truffes. Là, se trouve un grand magasin de comestibles qui souffle jusque sur le trottoir un tel parfum, que Cadine et Marjolin fermaient les yeux s'imaginant avaler des choses exquises. Claude était troublé ; il disait que cela le creusait ; il allait revoir la Halle au blé, par la rue Oblin, étudiant les marchandes de salades, sous les portes, et les faiences communes, étalées sur les trottoirs laissant « les deux brutes » achever leur flânerie dans ce fumet de truffes, le fumet le plus aigu du quartier. C'étaient là les grandes tournées. » (p.140-142)

Extraits 5 : Zola, Nana

Dans *Nana*, les odeurs et les parfums permettent de caractériser chacune des pièces de l'appartement de l'héroïne, comme son cabinet de toilette :

« C'était la pièce la plus élégante de l'appartement, tendue d'étoffe claire, avec une grande toilette de marbre, une psyché marquetée, une chaise longue et des fauteuils de satin bleu. Sur la toilette, les bouquets, des roses, des lilas, des jacinthes, mettaient comme un écroulement de fleurs, d'un parfum pénétrant et fort ; tandis que, dans l'air moite, dans la fadeur exhalée des cuvettes, traînait par instant une odeur plus aiguë, quelques brins de patchouli sec, brisés menu au fond d'une coupe. Et, se pelotonnant, ramenant son peignoir mal attaché, Nana semblait avoir été surprise à sa toilette, la peau humide encore, souriante, effarouchée au milieu de ses dentelles. » (p.35)

L'émanation complexe et lourde qui entoure l'odeur du cabinet de toilette de Nana fait contraste avec l'atmosphère de l'hôtel du comte Muffat et de la comtesse Sabine :

«On entrait dans une dignité froide, dans des mœurs anciennes, un âge disparu exhalant une odeur de dévotion. »(p.41)

(...) *Ce salon sépulcral, exhalant une odeur d'église, disait assez sous quelle main de fer, au fond de quelle existence rigide elle restait pliée. Elle n'avait rien mis d'elle, dans cette demeure antique, noire d'humidité. C'était Muffat, qui s'imposait, qui dominait, avec son éducation dévote, ses pénitences et ses jeûnes.* » (p.46)

Le théâtre où joue Nana a aussi ses odeurs spécifiques :

«Un gaz flambait dans l'armoire ; on y voyait une table recouverte d'une feuille d'étain et des planches garnies de bouteilles entamées. Quand on ouvrait la porte de ce trou à charbon, un souffle violent d'alcool en sortait, qui se mêlait à l'odeur de grillon de la loge et au parfum pénétrant des bouquets laissés sur la table.» (p.91)

(...) *Le comte Muffat, pris de sueur, venait de retirer son chapeau ; ce qui l'incommodait surtout, c'était l'étouffement de l'air, épaissi, surchauffé, où traînait une odeur forte, cette odeur des coulisses, puant le gaz, la colle des décors, la saleté des coins sombres, les dessous douteux des figurantes. Dans le couloir, la suffocation augmentait encore ; des aigreurs d'eaux de toilette, des parfums de savons, descendus des loges, y coupaient par instants l'empoisonnement des haleines. En passant, le comte leva la tête, jeta un coup d'œil dans la cage de l'escalier, saisi du brusque flot de lumière et de chaleur qui lui tombait sur la nuque. Il y avait, en haut, des bruits de cuvette, des rires et des appels, un vacarme de portes dont les continuel battements lâchaient des senteurs de femme, le musc des fards mêlé à la rudesse fauve des chevelures. Et il ne s'arrêta pas, hâtant sa marche, fuyant presque, en emportant à fleur de peau le frisson de cette trouée ardente sur un monde qu'il ignorait.* » (p.93)

Extraits 6 : Zola, La Curée

Dans *La Curée*, chacune des pièces de l'appartement de Renée Saccard a son odeur spécifique :

« Ils mirent alors quelque prudence à se voir. Ils fermaient les portes du petit salon, et pouvaient ainsi jouir en toute tranquillité de ce salon, de la serre et de l'appartement de Renée. C'était tout un monde. Ils y goûtèrent, pendant les premiers mois, les joies les plus raffinées, les plus délicatement cherchées. Ils promènèrent leurs amours du grand lit gris et rose de la chambre à coucher, dans la nudité rose et blanche du cabinet de toilette, et dans la symphonie en jaune mineur du petit salon. Chaque pièce, avec son odeur particulière, ses tentures, sa vie propre, leur donnait une tendresse différente, faisait de Renée une autre amoureuse : elle fut délicate et jolie dans sa couche capitonnée de grande dame, au milieu de cette chambre tiède et aristocratique, où l'amour prenait un effacement de bon goût ; sous la tente couleur de chair, au milieu des parfums et de la langueur humide de la baignoire, elle se montra fille capricieuse et charnelle, se livrant au sortir du bain, et ce fut la que Maxime la préféra ; puis, en bas, au clair lever de soleil du petit salon, au milieu de cette aurore jaunissante qui dorait ses cheveux, elle devint déesse, avec sa tête de Diane blonde, ses bras nus qui avaient des poses chastes, son corps pur, dont les attitudes, sur les causeuses, trouvaient des lignes nobles, d'une grâce antique. Mais il était un lieu dont Maxime avait presque peur et où Renée ne l'entraînait que les jours mauvais, les jours où elle avait besoin d'une ivresse plus âcre. Alors ils aimaient dans la serre. C'était là qu'ils goûtaient l'inceste. » (p.133-134)

Chez Zola, les odeurs ont un rôle et une influence certaine sur les personnages. En révélant au héros ses désirs et sa nature profonde, les messages olfactifs relancent ou freinent l'action. Il en est ainsi, dans le début du roman, pour Aristide Saccard, impatient de se lancer dans la grande aventure parisienne.

« Ce mois d'attente parut interminable à Aristide. L'impatience le brûlait. Lorsqu'il se mettait à la fenêtre, et qu'il sentait sous lui le labeur géant de Paris, il lui prenait des envies folles de se jeter d'un bond dans la fournaise, pour y pétrir l'or de ses mains fiévreuses, comme une cire molle. Il aspirait ces souffles encore vagues qui montaient de la grande cité, ces souffles de l'empire naissant, où traînaient déjà des odeurs d'alcôves et de tripots financiers, des chaleurs de jouissances. Les fumets légers qui lui arrivaient lui disaient qu'il était sur la bonne piste, que le gibier courait devant lui, que la grande chasse impériale, la chasse aux aventures, aux

femmes, aux millions, commençait enfin. Ses narines battaient, son instinct de bête affamée saisissait merveilleusement au passage les moindres indices de la curée chaude dont la ville allait être le théâtre. » (p.35)

Extrait 7 : Proust, *Du côté de chez Swann*

Dans *Du côté de chez Swann*, Proust fait revivre les personnages et les lieux de sa petite enfance, comme la pièce chez sa tante dont l'atmosphère est créée avec l'odeur des meubles et de la literie :

« (...) avant que j'entrasse souhaiter le bonjour à ma tante on me faisait attendre un instant, dans la première pièce où le soleil, d'hiver encore, était venu se mettre au chaud devant le feu, déjà allumé entre les deux briques et qui badigeonnait toute la chambre d'une odeur de suie, en faisait comme un de ces grands « devants de four » de campagne, ou de ces manteaux de cheminée de châteaux, sous lesquels on souhaite que se déclarent dehors la pluie, la neige, même quelque catastrophe diluvienne pour ajouter au confort de la réclusion la poésie de l'hivernage ; je faisais quelques pas du prie-Dieu aux fauteuils en velours frappé, toujours revêtus d'un appui-tête au crochet ; et le feu cuisant comme une pâte les appétissantes odeurs dont l'air de la chambre était tout grumeleux et qu'avait déjà fait travailler et « lever » la fraîcheur humide et ensoleillée du matin, il les feuilletait, les dorait, les godait, les boursoufflait, en faisant un invisible et palpable gâteau provincial, un immense « chausson » où, à peine goûtés les arômes plus croustillants, plus fins, plus réputés, mais plus secs aussi du placard, de la commode, du papier à ramages, je revenais toujours avec une convoitise inavouée m'engluant dans l'odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs. » (p.38)

L'odorat est mis ici en relation avec les autres sens : aux simulations olfactives s'ajoutent des perceptions sonores, gustatives, tactiles et surtout visuelles.

Extraits 8 : Verlaine, *Charleroi*, in *Romances sans paroles (Paysages belges), Œuvres complètes, t.1*

Dans ses paysages, Verlaine associe souvent des bruits, des chants d'oiseaux, des bruissements d'arbres, de feuilles dans une alliance suggestive de sensations auditives et de notations visuelles. Sa poésie est très liée à la musique et à la peinture. Mais, le poète n'oublie pas le champ olfactif. Dans *Charleroi*, il peint, dans un style impressionniste, un paysage vu par la portière du train : il s'agit d'un défilé d'impressions, de sensations brutes, immédiates, à peine apparues et déjà effacées par la vitesse.

« Dans l'herbe noire
Les Kobolds vont.
Le vent profond
Pleure, on veut croire.

Quoi donc se sent ?
L'avoine siffle.
Un buisson gifle
L'œil au passant.

Plutôt des bouges
Que des maisons.
Quels horizons
De forges rouges !

On sent donc quoi ?

Parfums sinistres ?
Qu'est-ce que c'est ?
Quoi bruissait
Comme des sistres ?

Sites brutaux !
Oh ! votre haleine,
Sueur humaine,
Cris des métaux !

Dans l'herbe noire
Les Kobolds vont.
Le vent profond
Pleure, on veut croire. »
(p.85-86)

*Des gares tonnent,
Les yeux s'étonnent,
Où Charleroi ?*

La sensation olfactive secoue le voyageur (« Quoi donc se sent ? »). Elle s'impose, mais disparaît avant d'être nommée ou reconnue, emportée dans le défilé des images set de sensations. Puis, elle revient plus loin (« On sent donc quoi ? ») plus rude, plus pénétrante qu'auparavant et le dégoût plus sensible. Enfin, odeurs, sons et images s'accroissent dans le tohu-bohu de l'arrivée.

Extrait 9 : Baudelaire, *L'Irrémédiable*, in *Les Fleurs du Mal*

Dans *Les Fleurs du Mal*, l'odorat est le sens le plus utilisé par Baudelaire. Si la plupart des odeurs qui peuplent ses poèmes, sont en relation directe avec la femme, certaines peuvent recréer l'ambiance d'un lieu, comme les enfers dans *L'Irrémédiable* :

*« (...) Un damné descendant sans lampe,
Au bord d'un gouffre dont l'odeur
Trahit l'humide profondeur,
D'éternels escaliers sans rampe,*

*Où veillent des monstres visqueux
Dont les larges yeux de phosphore
Font une nuit plus noire encore
Et ne rendent visibles qu'eux ; (...) »
(p.105)*

2.2. L'odeur, expression des parfums

L'odeur peut être l'expression des parfums. Dans notre corpus, nous avons essentiellement rencontré des parfums émanant de personnages et de fleurs.

2.2.1. L'odeur des personnages

Chaque corps possède une odeur générique. Comme les odeurs corporelles trahissent et démasquent, elles sont sujettes à l'artifice et au masque, par le moyen des parfums et des pratiques d'hygiène. L'odeur possède un double pouvoir de distinction comme critère de différenciation des individus et de hiérarchisation sociale. Selon la *Physiognomonie (L'Art de connaître les hommes par la physionomie)* de Lavater, l'odeur permettrait de déterminer le caractère des individus.

Extrait 1 : Zola, *Le Ventre de Paris*

L'odeur peut exprimer un personnage dans son ensemble. Ainsi, Zola, dans ses romans, donne-t-il une odeur à chaque personnage. Par exemple, Nana, sur scène, dégage « *autour d'elle une odeur de vie, une toute-puissance de femme* » (p.15). Dans *Le Ventre de Paris*, madame François sent le foin et le grand air :

« Alors, les matinées pluvieuses désespèrent Florent. Il songeait à madame François. Il s'échappait, allait causer un instant avec elle. Mais il ne la trouvait jamais triste. Elle se secouait comme un caniche, disait qu'elle en avait bien vu d'autres, qu'elle n'était pas en sucre, pour fondre comme ça, aux premières gouttes d'eau. Il la forçait à entrer quelques minutes sous une rue couverte ; plusieurs fois même il la mena jusque chez monsieur Lebigre, où ils burent du vin chaud. Pendant qu'elle le regardait amicalement, de sa face tranquille, il était tout

heureux de cette odeur saine des champs qu'elle lui apportait, dans les mauvaises haleines des Halles. Elle sentait la terre, le foin, le grand air, le grand ciel. » (p.104)

Extrait 2 : Zola, La Curée

Dans *La Curée*, Madame Sidonie, sœur d'Aristide Saccard et entremetteuse, a une odeur toute particulière :

« D'allures timides et discrètes, d'ailleurs, avec une vague senteur de confessionnal et de cabinet de sage-femme, elle se faisait douce et maternelle comme une religieuse qui, ayant renoncé aux affections de ce monde, a pitié des souffrances du cœur. » (p.43)

Extraits 3 : Hugo, Les Contemplations

Les sensations sont abondantes dans l'œuvre hugolienne, mais surtout visuelles. Cependant, *Les Contemplations* offrent nombre d'occurrences olfactives. Par exemple, les êtres immaculés, comme les enfants ou ceux qui s'aiment d'un amour innocent sous le regard de Dieu, possèdent la faculté d'être une odeur :

« (...) Que de printemps passés avec leurs fleurs !
Que de feux morts, et que de tombes closes !
Se souvient-on qu'il fut jadis des cœurs ?
Se souvient-on qu'il fut jadis des roses ?
Elle m'aimait. Je l'aimais. Nous étions
Deux purs enfants, deux parfums, deux rayons. (...) » (Lise, in *Aurore*, t.1, p.27)

Dans *Les Malheureux*, Hugo suggère la sanctification odorante des victimes, comme une réminiscence des premiers martyrs chrétiens :

« (...) Ainsi, tous les souffrants m'ont apparu splendides,
Satisfaits, radieux, doux, souverains, candides,
Heureux, la plaie au sein, la joie au cœur ; les uns
Jetés dans la fournaise et devenant parfums,
Ceux-là jetés aux nuits et devenant aurores ; (...) » (Les malheureux, in *En Marche*, t.2, p.104)

Pour les morts très chers (comme sa fille Léopoldine ou bien Claire), devenir un parfum, c'est un peu comme devenir un ange, un envoyé divin :

« (...) Te voilà remontée au firmament sublime, Echappée aux grands cieux comme la grive aux bois, Et, flamme, aile, hymne, odeur, replongée à l'abîme Des rayons, des amours, des parfums et des voix ! (...)	Eux, ils sont l'air qui fuit, l'oiseau qui ne se pose Qu'un instant, le soupir qui vole, avril vermeil Qui brille et passe ; ils sont le parfum de la rose Qui va rejoindre aux cieux le rayon du soleil (...) ». (Claire, in <i>Au bord de l'infini</i> , t.2, p.144 et p.147)
--	---

Hugo désire retrouver cet esprit aimant autour de lui dans la nature. C'est pour lui, réconfort et espoir :

« Et la terre, agitant la ronce à sa surface,
Dit L'homme est mort ; c'est bien ; que veut-on que j'en fasse ?
Pourquoi me le rend-on ?
Terre ! fais-en des fleurs ! des lys que l'aube arrose !
De cette bouche aux dents béantes, fais la rose
Entr'ouvrant son bouton !

(...) Fais avec tous ces morts une joyeuse vie.
Fais-en le fier torrent qui gronde et qui dévie,

La mousse aux frais tapis !

Fais-en des rocs, des joncs, des fruits, des vignes mûres,
Des brises, des parfums, des bois pleins de murmures,
Des sillons pleins d'épis ! (...) (X, in Pleurs dans la nuit, t.2, p.130-131)

Extrait 4 : Flaubert, Salammbô

Flaubert a une fascination quasiment fétichiste pour l'odeur. Les parfums imprègnent ses personnages, comme Salammbô :

« Mâtho gardait toujours ses petites mains dans les siennes, et, de temps à autre, malgré l'ordre du prêtre, en tournant le visage, elle tâchait de l'écartier avec des secousses de ses bras. Il ouvrait les narines pour mieux humer le parfum s'exhalant de sa personne. C'était une émanation indéfinissable, fraîche, et cependant qui étourdissait comme la fumée d'une cassolette. Elle sentait le miel, le poivre, l'encens, les roses, et une autre odeur encore. » (p.147)

2.2.2. L'odeur des fleurs et de la nature

Dans notre corpus, les parfums sont le plus souvent d'origine végétale.

Extraits 1 : Maupassant, Bel-Ami

Dans *Bel-Ami*, la brise apporte les parfums du printemps jusque dans la chambre de Forestier, malade :

« Le souffle qui entra les surprit tous les trois comme une caresse. C'était une brise molle, tiède, paisible, une brise de printemps nourrie déjà par les parfums des arbustes et des fleurs capiteuses qui poussent sur cette côte. On y distinguait un goût puissant de résine et l'âcre saveur des eucalyptus. » (p.120)

Madeleine, devenue l'épouse de Duroy, fait l'expérience olfactive des bois touffus, alors qu'elle se promène avec son mari dans sa campagne natale :

« Une senteur de terre, d'arbres, de mousse, ce parfum frais et vieux des bois touffus, fait de la sève des bourgeons et de l'herbe morte et moisie des fourrés, semblait dormir dans cette allée. En levant la tête, Madeleine apercevait des étoiles entre les sommets des arbres, et bien qu'aucune brise ne remuât les branches, elle sentait autour d'elle la vague palpitation de cet océan de feuilles. » (p.153)

Extraits 2 : Zola, Le Ventre de Paris

Dans l'allée aux fleurs des Halles, c'est une moisson odorante :

« Là, tout le long, les bancs de vente, comme des plates-bandes aux deux bords d'un entier, fleurissent, épanouissent de gros bouquets ; c'est une moisson odorante, deux haies épaisses de roses, entre lesquelles les filles du quartier aiment à passer, souriantes, un peu étouffées par la senteur trop forte ; et, en haut des étalages, il y a des fleurs artificielles, des feuillages de papier où des gouttes de gomme font des gouttes de rosée, des couronnes de cimetièrre en perles noires et blanches qui se moirent de reflets bleus. Cadine ouvrait son nez rose avec des sensualités de chatte ; elle s'arrêtait dans cette fraîcheur douce, emportait tout ce qu'elle pouvait de parfum. Quand elle mettait son chignon sous le nez de Marjolin, il disait que ça sentait l'oeillet. Elle jurait qu'elle ne se servait plus de pommade, qu'il suffisait de passer dans l'allée. Puis, elle intriguait tellement, qu'elle entra au service d'une des marchandes. Alors, Marjolin trouva qu'elle sentait bon des pieds à la tête. Elle vivait dans les roses, dans les lilas, dans les giroflées, dans les muguet. Lui, flairant sa jupe, longuement, en manière de jeu, semblait chercher, finissait par dire : « Ça sent le muguet. » Il montait à la taille, au corsage, reniflait plus fort : « Ça sent la giroflée. » Et aux manches, à la jointure des poignets : « Ça sent le lilas. » Et à la nuque, tout autour du cou, sur les joues, sur les lèvres : « Ça sent la rose. » Cadine riait, l'appelait « bêta, » lui criait de finir, parce qu'il lui faisait des chatouilles avec le bout de son nez. Elle avait une haleine de jasmin. Elle était un bouquet tiède et vivant. » (p.133-134)

Cadine est ici carrément végétalisée. D'ailleurs, son humeur se retrouve dans les fleurs de ses bouquets et leur parfum :

« Les matins où elle pinçait Marjolin, où elle le taquinait à le faire pleurer, elle avait des bouquets féroces, des bouquets de fille en colère, aux parfums rudes, aux couleurs irritées. D'autres matins, quand elle était attendrie par quelque peine ou par quelque joie, elle trouvait des bouquets d'un gris d'argent, très doux, voilés, d'une odeur discrète. » (p.134)

Extraits 3 : Gautier, Emaux et Camées

Dans *Emaux et Camées*, Gautier, se laisse aller à noter des sensations olfactives, comme dans *La Fleur qui fait le Printemps* :

(...) « Adieu, je pars lassé d'attendre ;
Gardez vos bouquets éclatants !
Une autre fleur suave et tendre,
Seule à mes yeux fait le printemps.

Par le ciel d'azur ou de brume
Par la chaude ou froide saison,
Elle sourit, charme et parfume,
Violette de la maison !. »

Que mai remporte sa corbeille !
Il me suffit de cette fleur ;
Toujours pour l'âme et pour l'abeille
Elle a du miel pur dans le cœur.

(*La Fleur qui fait le Printemps*, p.88)

Ailleurs, dans *Camélia et Pâquerette*, il loue la fleur des bois au parfum modeste :

(...) Belle de sa parure agreste
S'épanouissant au ciel bleu,
Et versant son parfum modeste
Pour la solitude et pour Dieu.

Et tulipes au port superbe,
Camélias si cher payés,
Pour la petite fleur sous l'herbe,
En un instant, sont oubliés ! »

Sans toucher à son pur calice
Qu'agite un frisson de pudeur,
Vous respirez avec délice
Son âme dans sa fraîche odeur

(*Camélia et Pâquerette*, p.79-80)

Mais, Gautier, grand visuel, utilise les odeurs comme des supports de l'impression oculaire plutôt que de la perception olfactive. C'est ainsi que, dans *Diamant du cœur*, le sachet renfermant des violettes de Parme est destiné à réjouir la vue autant que l'odorat, grâce au chiffre qui y est brodé :

(...) « Cet autre, pour s'en faire un charme,
Dans un sachet, d'un chiffre orné,
Coud des violettes de Parme,
Frais cadeau qu'on reprend fané. » (*Diamant du cœur*, p.18)

Extrait 4 : Verlaine, En patinant, in Fêtes galantes, Œuvres Complètes, t.1

Dans *Fêtes Galantes*, Verlaine nous invite à un tendre badinage et évoque des intrigues amoureuses. Dans *En Patinant*, ces heureux instants sont évoqués à travers le parfum des fleurs :

« Le Printemps avait bien un peu
Contribué, si ma mémoire
Est bonne, à brouiller notre jeu,
Mais que d'une façon moins noire !

Tant le zéphir souffle, moqueur,
Dispersant l'aphrodisiaque
Effluve, en sorte que le cœur
Chôme et que même l'esprit vaque,

*Car au printemps l'air est si frais
Qu'en somme les roses naissantes,
Qu'Amour semble entrouvrir exprès,
Ont des senteurs presque innocentes ;*

*Et même les lilas ont beau
Pousser leur haleine poivrée,
Dans l'ardeur du soleil nouveau,
Cet excitant au plus récréé,*

*Et qu'émoustillés, les cinq sens
Se mettent alors de la fête,
Mais seuls, tout seuls, bien seuls et sans
Que la crise monte à la tête. »
(p.52)*

Extraits 5 : Hugo, Les Contemplations

En vrai romantique, Hugo accorde une grande importance à la Nature. De très nombreuses plantes se rencontrent dans *Les Contemplations*, mais, elles sont évoquées le plus souvent comme élément du paysage, plutôt que pour leurs senteurs. Cependant, les parfums sont à l'honneur dans le poème *Premier mai* :

*« Tout conjugue le verbe aimer. Voici les roses.
Je ne suis pas en train de parler d'autres choses ;
Premier mai ! l'amour gai, triste, brûlant, jaloux,
Fait soupirer les bois, les nids, les fleurs, les loups ;
L'arbre où j'ai, l'autre automne, écrit une devise,
La redit pour son compte, et croit qu'il l'improvise ;
Les vieux antres pensifs, dont rit le geai moqueur,
Clignent leurs gros sourcils et font la bouche en cœur ;
L'atmosphère, embaumée et tendre, semble pleine,
Des déclarations qu'au Printemps fait la plaine,*

*Les oiseaux dans les bois, molles voix étouffées,
Chantent des triolets et des rondeaux aux fées ;
Tout semble confier à l'ombre un doux secret ;
Tout aime, et tout l'avoue à voix basse ; on dirait
Qu'au nord, au sud brûlant, au couchant, à l'aurore,
La haie en fleur, le lierre et la source sonore,
Les monts, les champs, les lacs et les chênes mouvants
Répètent un quatrain fait par les quatre vents. »*

(Premier Mai, t.1, p.68-69)

*Et que l'herbe amoureuse adresse au ciel charmant.
A chaque pas du jour dans le bleu firmament,
La campagne éperdue, et toujours plus éprise,
Prodigue les senteurs, et, dans la tiède brise,
Envoie au renouveau ses baisers odorants ;
Tous ses bouquets, azurs, carmins, pourpres, safrans,
Dont l'haleine s'envole en murmurant : Je t'aime !
Sur le ravin, l'étang, le pré, le sillon même,
Font des taches partout de toutes les couleurs ;
Et, donnant les parfums, elle a gardé les fleurs ;
Comme si ses soupirs et ses tendres missives
Au mois de mai, qui rit dans les branches lascives,
Et tous les billets doux de son amour bavard,
Avaient laissé leur trace aux pages du buvard !*

Parmi les produits odoriférants, la fleur domine. Grâce à son parfum, elle devient spirituelle et se rapproche des âmes :

*« (...) Ô champs ! il savourait ces fleurs et cette femme.
Ô bois ! ô prés ! nature où tout s'absorbe en un,
Le parfum de la fleur est votre petite âme,
Et l'âme de la femme est votre grand parfum ! (...) »
(Sous les arbres, t.1, p.89)*

Mais, la fleur possède un caractère double et réveille chez le poète des sensations à la fois de vie et de mort. Elle plonge ses racines dans les profondeurs de la mort et son parfum atteint les espaces sidéraux. Elle est à la fois matérielle et spirituelle :

« (...) Des fleurs ! oh ! si j'avais des fleurs ! si je pouvais
Aller semer des lys sur ces deux froids chevets !
Si je pouvais couvrir de fleurs mon ange pâle !
Les fleurs sont l'or, l'azur, l'émeraude, l'opale !
Le cercueil au milieu des fleurs veut se coucher ;
Les fleurs aiment la mort, et Dieu les fait toucher
Par leur racine aux os, par leur parfum aux âmes. (...) » (A celle qui est restée en France, VII, t.1, p.238-239)

Les fleurs ont une grande importance dans le rêve hugolien. Elles lui permettent de rêver au bonheur passé et de le réintégrer. Elles évoquent les joies et les douleurs de vingt-cinq années passées, mais plus par le visuel que l'olfactif.

Extraits 6 : Proust, Du côté de chez Swann

Marcel Proust tire de la contemplation de l'univers un plaisir sensuel jamais démenti. Dans son œuvre, ce n'est que bouffée de couleurs, d'odeurs et de sensations multiples. Il nous peint un monde que l'on respire, que l'on goûte et que l'on touche comme pour l'absorber. En usant de ses sens, et en particulier de l'odorat, il fait de la vie une célébration de chaque instant :

« Quand, au moment de quitter l'église, je m'agenouillai devant l'autel, je sentis tout d'un coup, en me relevant, s'échapper des aubépines une odeur amère et douce d'amandes, et je remarquai alors sur les fleurs de petites places plus blondes, sous lesquelles je me figurai que devait être cachée cette odeur comme sous les parties gratinées le goût d'une frangipane ou sous leurs taches de rousseur celui des joues de Mlle Vinteuil. Malgré la silencieuse immobilité des aubépines, cette intermittente odeur était comme le murmure de leur vie intense dont l'autel vibrerait ainsi qu'une haie agreste on pensait en voyant certaines étamines presque rousses qui semblaient avoir gardé la virulence printanière, le pouvoir irritant, d'insectes aujourd'hui métamorphosés en fleurs. » (p.88-89)

« (...) quand il me fallut rejoindre en courant mon père et mon grand-père qui m'appelaient, étonnés que je ne les eusse pas suivis dans le petit chemin qui monte vers les champs et où ils s'étaient engagés. Je le trouvai tout bourdonnant de l'odeur des aubépines. La haie formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir ; au-dessous d'elles, le soleil posait à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de traverser une verrière ; leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distrait son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style flamboyant comme celles qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de fleur de fraisier. » (p.108)

« La haie laissait voir à l'intérieur du parc une allée bordée de jasmins, de pensées et de verveines entre lesquelles des giroflées ouvraient leur bourse fraîche, du rose odorant et passé d'un cuir ancien de Cordoue, tandis que sur le gravier un long tuyau d'arrosage peint en vert, déroulant ses circuits, dressait aux points où il était percé au-dessus des fleurs dont il imbibait les parfums l'éventail vertical et prismatique de ses gouttelettes multicolores. » (p.110)

Le narrateur est ici enchanté par l'odeur des aubépines. La sensibilité à cette odeur est pour lui un geste de ferveur quasi religieuse.

Extraits 7 : Flaubert, Salammbô

Dans *Salammbô*, Flaubert évoque des plantes exotiques et les substances que l'on en tire, comme : le galbanum, sorte de résiné à odeur balsamique dont se sert Hamon pour se faire masser et le styrax, plante tropicale qui fournit le benjoin et la résine appelée elle-même styrax :

« On entendit un bruit de râteaux et de fourneaux. L'encens fuma plus fort dans les larges cassolettes, et les masseurs tout nus, qui suaient comme des éponges, lui écrasèrent sur les articulations une pâte composée avec du froment, du soufre, du vin noir, du lait de chienne, de la myrrhe, du galbanum et du styrax. » (p.75)

Plus loin, le Chef-des-odeurs-suaves propose divers parfums à son maître Hamilcar, comme le métopion et le baccaris (ou baccar) :

« Des hommes nus pétrissaient des pâtes, broyaient des herbes, agitaient des charbons, versaient de l'huile dans des jarres, ouvraient et fermaient les petites cellules ovoïdes creusées tout autour de la muraille et si nombreuses que l'appartement ressemblait à l'intérieur d'une ruche. Du myrobalon, du bdellium, du safran et des violettes en débordaient. Partout étaient éparpillées des gommes, des poudres, des racines, des fioles de verre, des branches de filipendule, des pétales de roses ; et l'on étouffait dans les senteurs, malgré les tourbillons du styrax qui grésillait au milieu sur un trépied d'airain.

Le Chef-des-odeurs-suaves, pâle et long comme un flambeau de cire, s'avança vers Hamilcar pour écraser dans ses mains un rouleau de métopion, tandis que deux autres lui frottaient les talons avec des feuilles de baccaris. Il les repoussa ; c'étaient des Cyrénéens de mœurs infâmes, mais que l'on considérait à cause de leurs secrets.

Afin de montrer sa vigilance, le Chef-des-odeurs offrit au Suffète, sur une cuillère d'électrum, un peu de malobathre à goûter ; puis avec une alène il perça trois besours indiens. Le maître, qui savait les artifices, prit une corne pleine de baume, et l'ayant approchée des charbons il la pencha sur sa robe ; une tache brune y parut, c'était une fraude. Alors il considéra le Chef-des-odeurs fixement, et sans rien dire lui jeta la corne de gazelle en plein visage. » (p.100-101)

Extraits 8 : Huysmans, A Rebours

Dans *A Rebours*, Des Esseintes, esthète reclus par choix, parfait oisif, un peu décadent, explore le monde à travers ses sens, notamment l'odorat. Il est habile dans la science de l'odorat et voue aux fragrances une attention toute particulière. Grâce à son orgue à parfums, il crée des contrefaçons de parfums de fleurs. Pour lui, un parfum doit être beau :

« Il était, depuis des années, habile dans la science du flair ; il pensait que l'odorat pouvait éprouver des jouissances égales à celles de l'ouïe et de la vue, chaque sens étant susceptible, par suite d'une disposition naturelle et d'une érudite culture, de percevoir des impressions nouvelles, de les décupler, de les coordonner, d'en composer ce tout qui constitue une œuvre ; et il n'était pas, en somme, plus anormal qu'un art existât, en dégageant d'odorants fluides, que d'autres, en détachant des ondes sonores, ou en frappant de rayons diversement colorés la rétine d'un œil ; seulement, si personne ne peut discerner, sans une intuition particulière développée par l'étude, une peinture de grand maître d'une croûte, un air de Beethoven d'un air de Clapisson, personne, non plus, ne peut, sans une initiation préalable, ne point confondre, au premier abord, un bouquet créé par un sincère artiste, avec un pot-pourri fabriqué par un industriel, pour la vente des épicerie et des bazars.

Dans cet art des parfums, un côté l'avait, entre tous, séduit, celui de la précision factice.

Presque jamais, en effet, les parfums ne sont issus des fleurs dont ils portent le nom ; l'artiste qui oserait emprunter à la seule nature ses éléments, ne produirait qu'une œuvre bâtarde, sans vérité, sans style, attendu que l'essence obtenue par la distillation des fleurs ne saurait offrir qu'une très lointaine et très vulgaire analogie avec l'arôme même de la fleur vivante, épandant ses effluves, en pleine terre.

Aussi, à l'exception de l'inimitable jasmin, qui n'accepte aucune contrefaçon, aucune similitude, qui repousse jusqu'aux à peu près, toutes les fleurs sont exactement représentées par des alliances d'alcoolats et d'esprits, dérochant au modèle sa personnalité même et y ajoutant ce rien, ce ton en plus, ce fumet capiteux, cette touche rare qui qualifie une œuvre d'art.

En résumé, dans la parfumerie, l'artiste achève l'odeur initiale de la nature dont il taille la senteur, et il la monte ainsi qu'un joaillier épure l'eau d'une pierre et la fait valoir. » (p.77-78)

« (...) voulant fabriquer de héliotrope, il soupesa des flacons d'amande et de vanille, puis il changea d'idée et se résolut à aborder le pois de senteur.

Les expressions, les procédés lui échappaient ; il tâtonna ; en somme, dans la fragrance de cette fleur, l'oranger domine : il tenta de plusieurs combinaisons et il finit par atteindre le ton juste, en joignant à l'oranger de la tubéreuse et de la rose qu'il lia par une goutte de vanille. » (p.80)

Extraits 9 : Zola, La Curée

Enfin, le parfum des fleurs peut être une véritable invitation à l'amour, comme celui des fleurs dans la serre de *La Curée* :

« Un pied de Vanille, dont les gousses mûres exhalaient des senteurs pénétrantes, courait sur la rondeur d'un portique garni de mousse. (...) Il y avait les Sabots de Vénus ; dont la fleur ressemble à une pantoufle merveilleuse, garnie au talon d'ailes de libellules ; les Æridès, si tendrement parfumées ; les Stanhopéa, aux fleurs pâles, tigrées, qui soufflent au loin, comme des gorges amères de convalescent, une haleine âcre et forte. (...) Un amour immense, un besoin de volupté, flottait dans cette nef close, où bouillait la sève ardente des tropiques. La jeune femme était prise dans ces noces puissantes de la terre, qui engendraient autour d'elle ces verdure noires, ces tiges colossales ; et les couches âcres de cette mer de feu, cet épanouissement de forêt, ce tas de végétations, toutes brûlantes des entrailles qui les nourrissaient, lui jetaient des effluves troublants, chargés d'ivresse. À ses pieds, le bassin, la masse d'eau chaude, épaissie par les sucs des racines flottantes, fumait, mettait à ses épaules un manteau de vapeurs lourdes, une buée qui lui chauffait la peau, comme l'attouchement d'une main moite de volupté. Sur sa tête, elle sentait le jet des Palmiers, les hauts feuillages secouant leur arôme. Et plus que l'étouffement chaud de l'air, plus que les clartés vives, plus que les fleurs larges, éclatantes, pareilles à des visages riant ou grimaçant entre les feuilles, c'était surtout les odeurs qui la brisaient. » (p.30-31)

Dans ce roman, les sensations olfactives sont assez peu nombreuses, mais elles sont presque toutes fortement sexualisées, et, quand elles n'émanent pas de Renée, elles émanent des plantes tropicales de la serre dont les parfums atteignent à leur paroxysme :

« S'ils avaient fermé les yeux, si la chaleur suffocante et la lumière pâle n'avaient pas mis en eux une déprivation de tous les sens, les odeurs eussent suffi à les jeter dans un éréthisme nerveux extraordinaire. Le bassin les mouillait d'une senteur âcre, profonde, où passaient les mille parfums des fleurs et des verdure. Par instants, la Vanille chantait avec des roucoulements de ramier ; puis arrivaient les notes rudes des Stanhopéa, dont les bouches tigrées ont une haleine forte et amère de convalescent. Les Orchidées, dans leurs corbeilles que retenaient des chaînettes, exhalaient leurs souffles, semblables à des encensoirs vivants. » (p.136-137)

2.3. L'odeur, expression de la puanteur

L'odeur peut être l'expression de la puanteur, soit pour rendre plus réaliste une description, soit pour provoquer le lecteur.

2.3.1 L'odeur, élément de la description réaliste

Les écrivains réalistes et naturalistes offrent aux mauvaises odeurs une place de choix dans leurs œuvres. En effet, c'est particulièrement la puanteur qui donne corps à la description réaliste et aux classes populaires qui ont désormais droit de cité en littérature.

Extrait 1 : Balzac, le Père Goriot

La Comédie humaine est l'exact reflet de la hantise des populations contemporaines qui vivent dans la crainte du miasme nocif, générateur de maladie et de mort. Le putride étant

considéré comme extrêmement dangereux, il est important de se débarrasser des ordures, comme le fait la cuisinière dans *Le Père Goriot* :

« Derrière le bâtiment est une cours large d'environ vingt pieds, où vivent en bonne intelligence des cochons, des poules, des lapins, et au fond de laquelle s'élève un hangar à serrer le bois. Entre ce hangar et la fenêtre de la cuisine se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier. Cette cour a sur la rue Neuve-Sainte-Genève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine à grand renfort d'eau, sous peine de peste. » (p.3)

Extraits 2 : Balzac, César Birotteau

Dans *César Birotteau*, les parfums sont très rares. Balzac peint un boutiquier plus qu'un parfumeur, c'est pourquoi, contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre, il ne s'étend pas sur le monde des parfums. Lorsqu'il s'arrête sur les odeurs, c'est plus sur les mauvaises, celles des corps et des lieux. Il exploite tout particulièrement la répugnance suscitée par les exhalaisons nauséabondes et l'idée de faute associée à la puanteur. Avant même qu'il mette en scène les exactions de Roguin, il nous apprend qu'il est punais (p.11), c'est-à-dire atteint de « punaisie », maladie rhinologique qui peut être vénérienne et qui provoque un écoulement d'odeur repoussante. Puis, il nous fait son portrait :

« Lorsqu'un homme se plonge dans la fange des excès, il est difficile que sa figure ne soit pas fangeuse en quelque endroit ; aussi les contours des rides, la chaleur du teint étaient-ils, chez Roguin, sans noblesse ; au lieu de cette lueur pure qui flambe sous les tissus des hommes contenus et leur imprime une fleur de santé, l'on entrevoyait chez lui l'impureté d'un sang fouetté par des efforts contre lesquels regimbe le corps. Son nez était ignoblement retroussé, comme celui des gens chez lesquels les humeurs, en prenant la route de cet organe, produisent une infirmité secrète qu'une vertueuse reine de France croyait naïvement être un malheur commun à l'espèce, n'ayant jamais approché d'autre homme que le roi d'assez près pour reconnaître son erreur. En prisant beaucoup de tabac d'Espagne, Roguin avait cru dissimuler son incommodité, il en avait augmenté les inconvénients qui furent la principale cause de ses malheurs. N'est-ce pas une flatterie sociale un peu trop prolongée que de toujours peindre les hommes sous de fausses couleurs, et de ne pas révéler quelques-uns des vrais principes de leurs vicissitudes, si souvent causées par la maladie ? Le mal physique, considéré dans ses ravages moraux, examiné dans ses influences sur le mécanisme de la vie, a peut-être été jusqu'ici trop négligé par les historiens des mœurs. Madame César avait bien deviné le secret du ménage. Dès la première nuit de ses noces, la charmante fille unique du banquier Chevrel avait conçu pour le pauvre notaire une insurmontable antipathie, et voulut aussitôt requérir le divorce. » (p.39)

D'autre part, chez Balzac, l'escalier sale, obscur et nauséabond est un motif récurrent. Citons, celui que doit grimper César Birotteau pour se rendre chez l'usurier Gigonnet, rue Greneta. L'ascension du parfumeur marque l'une des étapes décisives de sa déchéance et lui en fait prendre douloureusement et très concrètement conscience :

« Excepté Gigonnet, tous les locataires exerçaient un état. Il venait, il sortait continuellement des ouvriers. Les marches étaient donc revêtues d'une couche de bouc dure ou molle, au gré de l'atmosphère, et où séjournaient des immondices. Sur ce fétide escalier, chaque palier offrait aux yeux les nouas du fabricant écrits en or sur une tôle peinte en rouge et vernie, avec des échantillons de ses chefs-d'œuvre. » (p.176)

De plus, tout ce qui entoure la fabrication des parfums (comme l'essence de noisette) et des produits cosmétiques ou bien les lieux de leur vente émet des odeurs nauséabondes :

« Après une heure de recherches, Birotteau, renvoyé des dames de la Halle à la rue des Lombards, où se consumaient les noisettes pour les dragées, apprit par ses amis les Matifat que le fruit sec n'était tenu en gros que par une certaine madame Angélique Madou, demeurant rue Perrin-Gasselin, seule maison où se trouvaient la véritable aveline de Provence et la vraie noisette blanche des Alpes.

La rue Perrin-Gasselin est un des sentiers du labyrinthe carrément enfermé par le quai, la rue Saint-Denis, la rue de la Ferronnerie et la rue de la Monnaie, et qui est comme les entrailles de la ville. Il y grouille un nombre infini

de marchandises hétérogènes et mêlées, puantes et coquettes, le hareng et la mousseline, la soie et les miels, les beurres et les tulles, surtout de petits commerces dont Paris ne se doute pas (...) » (p.61-62)

« Anselme travaille, le cher enfant, à se tuer. Cette rue sans air et sans soleil, cette puante rue des Cinq-Diamants m'effraie ; le ruisseau est toujours bleu, vert ou noir » (p.87)

« Trois chambres délabrées, qui n'avaient d'autre aspect que celui de la cour irrégulière, sombre, entourée de murailles, où l'humidité, par le temps le plus sec, leur donnait l'air d'être fraîchement badigeonnées ; une cour, entre les pavés de laquelle il se trouvait une crasse noire et puante laissée par le séjour des mélasses et des sucres bruts. » (p.92)

Même l'esprit peu sentir mauvais :

« Monsieur Molineux était un petit rentier grotesque, qui n'existe qu'à Paris, comme un certain lichen ne croît qu'en Islande. (...) Au premier aspect, cette plante humaine, ombellifère, vu la casquette bleue tubulée qui la couronnait, à tige entourée d'un pantalon verdâtre, à racines bulbeuses enveloppées de chaussons en lisière, offrait une physionomie blanchâtre et plate qui certes ne trahissait rien de vénéneux. (...) La malfaisance de cette fleur hybride ne se révélait en effet que par l'usage ; pour être éprouvée, sa nauséabonde amertume voulait la coction d'un commerce quelconque où ses intérêts se trouvaient mêlés à ceux des hommes. » (p.55)

Chez Balzac, la mauvaise odeur est le signe tangible de la corruption et de la méchanceté. Elle est un facteur de discrimination entre le bien et le mal.

Extraits 3 : Maupassant, Pierre et Jean

Dans *Pierre et Jean*, Maupassant utilise les odeurs nauséabondes pour décrire des lieux réalistes, en relation avec l'état d'âme de Pierre. Celui-ci, anéanti par la nouvelle de l'héritage de son frère, se promène dans les rues malodorantes :

« Il sortit de bonne heure et se remit à rôder par les rues. Elles étaient ensevelies sous le brouillard qui rendait pesante, opaque et nauséabonde la nuit on eût dit une armée pestilentielle abattue sur la terre. On la voyait passer sur les becs de gaz qu'elle paraissait éteindre par moments. Les pavés des rues devenaient glissants comme par les soirs de verglas, et toutes les mauvaises odeurs semblaient sortir du ventre des maisons, puanteurs des caves, des fosses, des égouts, des cuisines pauvres, pour se mêler à l'affreuse senteur de cette brume errante. » (p.49)

Embarqué sur le bateau *La Lorraine*, Pierre découvre la puanteur des émigrants entassés dans la cale :

« Le docteur allait passer dans la partie du navire réservée à la seconde classe, quand il se souvint qu'on avait embarqué la veille au soir un grand troupeau d'émigrants, et il descendit dans l'entrepont. En y pénétrant, il fut saisi par une odeur nauséabonde d'humanité pauvre et malpropre, puanteur de chair nue plus écœurante que celle du poil ou de la laine des bêtes. Alors, dans une sorte de souterrain obscur et bas, pareil aux galeries des mines, Pierre aperçut des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants étendus sur des planches superposées ou grouillant par tas sur le sol. Il ne distinguait point les visages mais voyait vaguement cette foule sordide en haillons, cette foule de misérables vaincus par la vie, épuisés, écrasés, partant avec une femme maigre et des enfants exténués pour une terre inconnue, où ils espéraient ne point mourir de faim, peut-être. Et songeant au travail passé, au travail perdu, aux efforts stériles. » (p.109)

Extraits 4 : Zola, Le Ventre de Paris

Dans *Le Ventre de Paris*, Zola insiste sur la puanteur qui règne dans les Halles. Florent, bagnard évadé, devenu inspecteur de la marée, les considère comme « *un vaste ossuaire, un lieu de mort où ne traînait que le cadavre des êtres, un charnier de puanteur et de décomposition* » (p.160). Ce sont surtout les odeurs insupportables du pavillon de la marée :

« Le crépuscule tombait, il y avait un bruit de caisses remuées, le poisson était couché pour la nuit sur des lits de glace. Alors, Florent, après avoir assisté à la fermeture des grilles, emportait avec lui la poissonnerie dans ses vêtements, dans sa barbe, dans ses cheveux.

Les premiers mois, il ne souffrit pas trop de cette odeur pénétrante. L'hiver était rude (...). Jusqu'en février, le pavillon resta lamentable, hérissé, désolé, dans son linceul de glace. Mais vinrent les dégels, les temps mous, les brouillards et les pluies de mars. Alors, les poissons s'amollirent, se noyèrent ; des senteurs de chairs tournées se mêlèrent aux souffles fades de boue qui venaient des rues voisines. Puanteur vague encore, douceur éœurante d'humidité, traînant au ras du sol. Puis dans les après-midi ardentes de juin, la puanteur monta, alourdit l'air d'une buée pestilentielle. On ouvrait les fenêtres supérieures, de grands stores de toile grise pendaient sous le ciel brûlant, une pluie de feu tombait sur les Halles, les chauffait comme un four de tôle ; et pas un vent ne balayait cette vapeur de marée pourrie. Les bancs de vente fumaient. (p.102-103)

Le summum est la senteur pestilentielle des beurres et des fromages :

« Alors, commençaient les puanteurs : les mont-d'or, jaune clair, puant une odeur douceâtre ; les troyes, très épais, meurtris sur les bords, d'âpreté déjà plus forte, ajoutant une fétidité de cave humide ; les camembert, d'un fumet de gibier trop faisandé ; les neufchâtel, les limbourg, les marolles, les pont-l'évêque, carrés, mettant chacun leur note aiguë et particulière dans cette phrase rude jusqu'à la nausée ; les livarot, teintés de rouge, terribles à la gorge comme une vapeur de soufre ; puis enfin, pardessus tous les autres, les olivet, enveloppés de feuilles de noyer, ainsi que ces charognes que les paysans couvrent de branches, au bord d'un champ, fumantes au soleil. La chaude après-midi avait amolli les fromages ; les moisissures des croûtes fondaient, se vernissaient avec des tons riches de cuivre rouge et de vert-de-gris, semblables à des blessures mal fermées ; sous les feuilles de chêne, un souffle soulevait la peau des olivet, qui battait comme une poitrine, d'une haleine lente et grosse d'homme endormi ; un flot de vie avait troué un livarot, accouchant par cette entaille d'un peuple de vers. Et, derrière les balances, dans sa boîte mince, un géromé anisé répandait une infection telle, que des mouches étaient tombées autour de la boîte, sur le marbre rouge veiné de gris. » (p.181-182)

Ces mauvaises odeurs servent de décor olfactif aux ragots colportés par les bavardes contre Florent :

« Elles restaient debout, se saluant, dans le bouquet final des fromages. Tous, à cette heure, donnaient à la fois. C'était une cacophonie de souffles infects, depuis les lourdeurs molles des pâtes cuites, du gruyère et du hollande, jusqu'aux pointes alcalines de l'olivet. Il y avait des ronflements sourds du cantal, du chester, des fromages de chèvre, pareils à un chant large de basse, sur lesquels se détachaient, en notes piquées, les petites fumées brusques des neufchâtel, des troyes et des mont-d'or. Puis les odeurs s'effraient, roulaient les unes sur les autres, s'épaississaient des bouffées du port-salut, du limbourg, du géromé, du marolles, du livarot, du pontl'évêque, peu à peu confondues, épanouies en une seule explosion de puanteurs. Cela s'épandait, se soutenait, au milieu du vibrement général, n'ayant plus de parfums distincts, d'un vertige continu de nausée et d'une force terrible d'asphyxie. Cependant, semblait que c'étaient les paroles mauvaises de madame Lecœur et de mademoiselle Saget qui pouaient si fort. » (p.185-186)

Les odeurs nauséabondes des Halles sont entêtantes et envahissantes. Pour Zola, tout est pourri dans cette société du Second Empire, atteinte d'une flétrissure indélébile.

« Elles étaient sans cesse là. Il ne pouvait ouvrir la fenêtre, s'accouder à la rampe, sans les avoir devant lui, emplissant l'horizon. Il quittait les pavillons, le soir, pour retrouver à son coucher les toitures sans fin. Elles lui barraient Paris, lui imposaient leur énormité, entraient dans sa vie de chaque heure. Cette nuit-là, son cauchemar s'effara encore, grossi par les inquiétudes sourdes qui l'agitaient. La pluie de l'après-midi avait empli les Halles d'une humidité infecte. Elles lui soufflaient à la face toutes leurs mauvaises haleines, roulées au milieu de la ville comme un ivrogne sous la table, à la dernière bouteille. Il lui semblait que, de chaque pavillon, montait une vapeur épaisse. Au loin, c'étaient la boucherie et la triperie qui fumaient, d'une fumée fade de sang. Puis, les marchés aux légumes et aux fruits exhalaient des odeurs de choux aigres, de pommes pourries, de verdure jetées au fumier. Les beurres empestaient, la poissonnerie avait une fraîcheur poivrée. Et il voyait surtout, à ses pieds, le pavillon aux volailles dégager, par la tourelle de son ventilateur, un air chaud, une puanteur qui roulait comme une suie d'usine. Le nuage de toutes ces haleines s'accumulait au-dessus des toitures, gagnait les maisons voisines, s'élargissait en nuée lourde sur Paris entier. C'étaient les Halles crevant dans leur

ceinture de fonte trop étroite, et chauffant du trop-plein de leur indigestion du soir le sommeil de la ville gorgée. » (p.214)

Extraits 5 : Baudelaire, Les Fleurs du Mal

Dès le premier poème des Fleurs du Mal, *Au lecteur*, Baudelaire s'intéresse aux mauvaises odeurs, auxquelles il trouve certains appas, comme à l'atmosphère malsaine et mortifère de Paris :

« (...) C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !
Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent. (...) » (*Au Lecteur*, p.1)

Chez lui, il y a assimilation du mal moral à des odeurs néfastes, comme il le précise dans *Elevation* :

« (...) Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

*Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides. (...) »* (*Elévation*, p.8)

Il oppose les miasmes, ces émanations provenant des matières organiques en décomposition, à la pureté des espaces élevés, aérés et lumineux, permettant une sorte de purification mentale.

2.3.2. L'odeur, élément de provocation

Plutôt que vecteur de répulsion, la putréfaction peut servir de tremplin à une revendication de maîtrise formelle : faire naître le beau à partir de l'immonde. Le lien entre la beauté et le morbide est un des thèmes chers à Flaubert, à Baudelaire, ainsi qu'aux poètes symbolistes et décadents. Pour ce faire, ils s'intéressent aux effluves pestilentiels des corps malades et des cadavres.

Extraits 1 : Baudelaire, Les Fleurs du Mal

Baudelaire a un goût certain pour la provocation. Sa fascination pour la putréfaction s'explique par son souci de singularisation. Son poème *Une charogne* lui a valu la réputation de « prince des charognes » et a provoqué des réactions scandalisées.

« Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme, Ce beau matin d'été si doux : Au détour d'un sentier une charogne infâme Sur un lit semé de cailloux,	<i>Et ce monde rendait une étrange musique, Comme l'eau courante et le vent, Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique Agite et tourne dans son van.</i>
---	---

<i>Les jambes en l'air, comme une femme lubrique, Brûlante et suant les poisons, Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique</i>	<i>Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve, Une ébauche lente à venir, Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève</i>
---	---

*Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;*

*Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.*

*Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants baillons*

*Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant ;
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.*

Dans ce poème, l'ambivalence vis-à-vis de la charogne est perceptible dans le mélange d'horreur et de fascination qui s'empare du poète, dans la forte érotisation du cadavre et dans l'assimilation de ce corps féminin putrescent à l'immonde. La dimension olfactive est ici très importante : « ventre plein d'exhalaisons » (vers 8), « puanteur si forte » (vers 15), et « horrible infection » (vers 38) qui renvoie à l'odeur insoutenable et à la peur de la contamination.

Pour se convaincre de la recherche esthétique de Baudelaire, citons encore le poème *Une martyre* :

*« Au milieu des flacons, des étoffes lamées
Et des meubles voluptueux,
Des marbres, des tableaux, des robes parfumées
Qui traînent à plis somptueux,*

*Un cadavre sans tête épanche, comme un fleuve,
Sur l'oreiller désaltéré
Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve
Avec l'avidité d'un pré. (...) »*

*Dans une chambre tiède où, comme en une serre,
L'air est dangereux et fatal,
Où des bouquets mourants dans leurs cercueils de verre
Exhalent leur soupir final,*

(Une martyre, p.146)

Dès le début du poème, les parfums occupent une place privilégiée. Ils annoncent le plaisir. Mais, l'air est vicié et la mort rôde (« mourants », « cercueils » et « soupir final »). La dernière exhalaison des bouquets est qualifiée de soupir. Puis, c'est le macabre spectacle.

Extraits 2 : Flaubert, Salammbô

L'œuvre de Flaubert fait la part belle à la matière décomposée. En effet, pour lui, l'homme n'est qu'un cadavre en sursis rongé de son vivant par la décomposition. Aussi, cultive-t-il délibérément le répugnant, non seulement au niveau visuel, mais aussi au niveau olfactif. Dans *Salammbô*, la pestilence des cadavres, suite aux carnages entre mercenaires et carthaginois, revient comme un leitmotiv :

*Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un oeil fâché,
Épiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.*

*– Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
À cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !*

*Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.*

*Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !
(Une charogne, p.39-40)*

« Les chaleurs du mois d'Éloul, excessives cette année-là, étaient une autre calamité. Des bords du Lac, il s'élevait des odeurs nauséabondes ; elles passaient dans l'air avec les fumées des aromates tourbillonnant au coin des rues. » (p.152)

« (... les Mercenaires, pour empêcher les anciens captifs de s'enfuir, à coups de barres d'airain leur avaient cassé les jambes ; et ils pourrissaient tous, pêle-mêle, dans une fosse, au milieu des immondices. » (p.178)

« Puis les Barbares, mécontents de leur invention, la perfectionnèrent ; ils lançaient toutes sortes d'immondices, des excréments humains, des morceaux de charogne, des cadavres. La peste reparut. Les dents des Carthaginois leur tombaient de la bouche et ils avaient les gencives décolorées comme celles des chameaux après un voyage trop long. » (p.212)

« Un brouillard lourd et tiède, comme il en arrive dans ces régions à la fin de l'hiver, le quatorzième jour, s'abattit sur l'armée. Ce changement de la température amena des morts nombreuses, et la corruption se développait effroyablement vite dans la chaude humidité retenue par les parois de la montagne. La bruine qui tombait sur les cadavres, en les amollissant, fit bientôt de toute la plaine une large pourriture. Des vapeurs blanchâtres flottaient au-dessus ; elles piquaient les narines, pénétraient la peau, troublaient les yeux, et les Barbares croyaient entrevoir les souffles exhalés, les âmes de leurs compagnons. Un dégoût immense les accabla. Ils n'en voulaient plus, ils aimaient mieux mourir. » (p.236-237)

Extraits 3 : Flaubert, Bouvard et Pécuchet

Chez Flaubert, contrairement à celle de Baudelaire, la description de la puanteur est elliptique et n'accumule pas les détails repoussants. Dans *Bouvard et Pécuchet*, les protagonistes découvrent, au détour d'un sentier, une charogne. Son odeur est dotée d'agressivité. :

« Ils voulurent faire, comme autrefois, une promenade dans les champs, allèrent très loin, se perdirent. De petits nuages moutonnaient dans le ciel, le vent balançait les clochettes des avoines, le long d'un pré un ruisseau murmurait, quand tout à coup une odeur infecte les arrêta, et ils virent sur des cailloux, entre des joncs, la charogne d'un chien.

Les quatre membres étaient desséchés. Le rictus de la gueule découvrait sous des babines bleuâtres des crocs d'ivoire ; à la place du ventre, c'était un amas de couleur terreuse, et qui semblait palpiter, tant grouillait dessus la vermine. Elle s'agitait, frappée par le soleil, sous le bourdonnement des mouches, dans cette intolérable odeur féroce et comme dévorante. » (p.172-173)

Bouvard et Pécuchet croient dans le pouvoir fécondant de la destruction et ont un désir ardent de transformer de la boue en or. C'est ainsi que, dans leur exploitation agricole, il utilise le fumier, comme agent de leurs métamorphoses :

« Excité par Pécuchet, il eut le délire de l'engrais. Dans la fosse aux composts furent entassés des branchages, du sang, des boyaux, des plumes, tout ce qu'il pouvait découvrir. Il employa la liqueur belge, le lizier suisse, la lessive, des harengs saurs, du varech, des chiffons, fit venir du guano, tâcha d'en fabriquer, – et, poussant jusqu'au bout ses principes, ne tolérait pas qu'on perdît l'urine ; il supprima les lieux d'aisances. On apportait dans sa cour des cadavres d'animaux, dont il fumait ses terres. Leurs charognes dépecées parsemaient la campagne. Bouvard souriait au milieu de cette infection. Une pompe installée dans un tombereau crachait du purin sur les récoltes. À ceux qui avaient l'air dégoûté, il disait :

– « Mais c'est de l'or ! c'est de l'or ! »

Et il regrettait de n'avoir pas encore plus de fumiers. Heureux les pays où l'on trouve des grottes naturelles pleines d'excréments d'oiseaux !

Le colza fut chétif, l'avoine médiocre, et le blé se vendit fort mal, à cause de son odeur. »

Les résultats désastreux des tentatives des deux protagonistes pour domestiquer la nature marquent le triomphe de l'informe et de la destruction.

Extrait 4 : Maupassant, Bel Ami

Dans *Bel Ami*, Maupassant n'hésite pas à parler de l'odeur du cadavre de Forestier qui dérange Duroy, venu voir Mme Forestier :

« Mais le cadavre le gênait, le cadavre rigide, étendu devant eux, et qu'il sentait entre eux. Depuis quelque temps d'ailleurs il croyait saisir dans l'air enfermé de la pièce une odeur suspecte, une haleine pourrie, venue de cette poitrine décomposée, le premier souffle de charogne que les pauvres morts couchés en leur lit jettent aux parents qui les veillent, souffle horrible dont ils emplissent bientôt la boîte creuse de leur cercueil. »

(...) « Lorsqu'il s'approcha, il reconnut que vraiment Forestier commençait à sentir ; et il éloigna son fauteuil, car il n'aurait pu supporter longtemps cette odeur de pourriture. » (p.130-131)

2.4. L'odeur, invitation au voyage ou au rêve

L'odeur peut inviter au voyage ou au rêve.

Extraits 1 : Baudelaire, Les Fleurs du Mal

Chez Baudelaire, la rêverie a un rôle essentiel, car elle lui permet de s'échapper du réel, source de spleen et d'accéder à tout ce qu'il veut et qui lui est inaccessible dans la réalité. A sa base, il y a un toujours un parfum. Dans les deux derniers tercets de son poème *Correspondances*, le poète distingue deux types de parfums :

« Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants, Doux comme les hautbois, verts comme les prairies, – Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,	Ayant l'expansion des choses infinies, Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens, Qui chantent les transports de l'esprit et des sens. » (<i>Correspondances</i> , p.9)
---	--

Le premier type correspond aux parfums exotiques, supports aux voyages et à l'évasion vers des contrées tropicales. Le second aux parfums plus musqués, plus raffinés, plus complexes qui ont des connotations érotiques (Cf. 2.6.). Chez lui, les deux se mêlent le plus souvent, comme dans *Parfum exotique* :

« Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne, Je respire l'odeur de ton sein chaleureux, Je vois se dérouler des rivages heureux Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;	Guidé par ton odeur vers de charmants climats, Je vois un port rempli de voiles et de mâts Encor tout fatigués par la vague marine,
Une île paresseuse où la nature donne Des arbres singuliers et des fruits savoureux ; Des hommes dont le corps est mince et vigoureux, Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.	Pendant que le parfum des verts tamariniers, Qui circule dans l'air et m'enfle la narine, Se mêle dans mon âme au chant des mariners. » (<i>Parfum exotique</i> , p.30)

Fermant les yeux, le poète se laisse envahir par l'odeur émanant du corps de sa bien-aimée. C'est l'odeur de son sein qui déclenche la faculté de créer des images intérieures. C'est alors la vision de rivages heureux (île paradisiaque), puis celle des bateaux qui remplissent le port. La sensation olfactive déclenche une série de sensations visuelles. Le parfum de l'ambre et du musc, parfums naturels qui ont une connotation exotique et raffinée, et celui des tamariniers, arbres tropicaux aux fruits comestibles, prennent alors le relais.

Dans *Invitation au voyage*, le poète invite sa bien-aimée au voyage en appelant les senteurs orientales :

« (...) *Les plus rares fleurs*
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.(...) » (*Invitation au voyage*, p.68)

Dans les premiers quatrains de *Un voyage à Cythère*, Baudelaire, voyage vers Cythère, ce lieu de délice, plus rêvé que réel, identifiable par son odeur. Le souvenir et l'influence de la déesse Vénus qui y séjourna se manifestent sous la forme d'effluves envoûtants. Ceux-ci lui permettent de rêver les yeux ouverts :

<p>« (...) <i>Quelle est cette île triste et noire ? – C'est Cythère,</i> <i>Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons,</i> <i>Eldorado banal de tous les vieux garçons.</i> <i>Regardez, après tout, c'est une pauvre terre.</i></p>	<p><i>– île des deux secrets et des fêtes du cœur !</i> <i>De l'antique Vénus le superbe fantôme</i> <i>Au-dessus de tes mers plane comme un arôme,</i> <i>Et charge les esprits d'amour et de langueur. (...) »</i> <i>(Un voyage à Cythère, p.153)</i></p>
---	--

Dans ces quatre poèmes, les parfums choisis le sont pour évoquer quelque chose de lointain. Baudelaire cherche à dépayser le lecteur. Il lui permet de vivre un voyage exotique, mais aussi sensuel (Cf.2.6.). Ce thème de la rêverie exotique revient très souvent dans *Les Fleurs du mal*.

Extraits 2 : Huysmans, A Rebours

Dans *A Rebours*, Des Esseintes utilise les parfums pour recréer une atmosphère et voyager par l'imaginaire. En aspergeant son cabinet de certaines odeurs, il le transforme en un paquebot britannique et, en utilisant certains objets ayant gardés les odeurs de la marée, il peut s'imaginer parcourant les océans.

« (...) *tout en aspirant la senteur du goudron, qu'on insufflait dans la pièce avant qu'il y entrât, il examinait, pendues aux murs, des gravures en couleur représentant, ainsi que dans les agences des paquebots et des Lloyd, des steamers en route pour Valparaiso et la Plata, et des tableaux encadrés sur lesquels étaient inscrits les itinéraires de la ligne du Royal Mail Steam Packet, des compagnies Lopez et Valéry, les frets et les escales des services postaux de l'Atlantique.* » (p.14-15)

« *Là, en faisant saler l'eau de sa baignoire et en y mêlant, suivant la formule du Codex, du sulfate de soude, de l'hydrochlorate de magnésie et de chaux ; en tirant d'une boîte soigneusement fermée par un pas de vis, une pelote de ficelle ou un tout petit morceau de câble qu'on est allé exprès chercher dans l'une de ces grandes corderies dont les vastes magasins et les sous-sols soufflent des odeurs de marée et de port ; en aspirant ces parfums que doit conserver encore cette ficelle ou ce bout de câble ; en consultant une exacte photographie du casino et en lisant ardemment le guide Joanne décrivant les beautés de la plage où l'on veut être ; en se laissant enfin bercer par les vagues que soulève, dans la baignoire, le remous des bateaux-mouches rasant le ponton des bains ; en écoutant enfin les plaintes du vent engouffré sous les arches et le bruit sourd des omnibus roulant, à deux pas, au-dessus de vous, sur le pont Royal, l'illusion de la mer est indéniable, impérieuse, sûre.* » (p.16)

Grâce à des expérimentations bien plus compliquées, il arrive à réaliser de véritables odyssées olfactives, comme dans l'extrait suivant :

« *Avec ses vaporisateurs, il injecta dans la pièce une essence formée d'ambrosie, de lavande de Mitcham, de pois de senteur, de bouquet, une essence qui, lorsqu'elle est distillée par un artiste, mérite le nom qu'on lui décerne, d'extrait de pré fleuri* » ; puis dans ce pré, il introduisit une précise fusion de tubéreuse, de fleur

d'oranger et d'amande, et aussitôt d'artificiels lilas naquirent, tandis que des tilleuls s'éventèrent, rabattant sur le sol leurs pâles émanations que simulait l'extrait du tilia de Londres.

Ce décor posé en quelques grandes lignes, fuyant à perte de vue sous ses yeux fermés, il insuffla une légère pluie d'essences humaines et quasi félines, sentant la jupe, annonçant la femme poudrée et fardée, le stéphanotis, l'ayapana, l'opoponax, le chypre, le champaka, le sarcanthus, sur lesquels il juxtaposa un soupçon de seringa, afin de donner dans la vie factice du maquillage qu'ils dégageaient, un fleur naturel de rires en sueur, de joies qui se démènent au plein soleil.

Ensuite il laissa, par un ventilateur, s'échapper ces ondes odorantes, conservant seulement la campagne qu'il renouvela et dont il força la dose pour l'obliger à revenir ainsi qu'une ritournelle dans ses strophes.

Les femmes s'étaient peu à peu évanouies ; la campagne était devenue déserte ; alors, sur l'horizon enchanté, des usines se dressèrent, dont les formidables cheminées brûlaient, à leurs sommets, comme des bols de punch. Un souffle de fabriques, de produits chimiques, passait maintenant dans la brise qu'il soulevait avec des éventails, et la nature exhalait encore, dans cette purulence de l'air, ses doux effluves.

Des Esseintes maniait, échauffait entre ses doigts, une boulette de styrax, et une très bizarre odeur montait dans la pièce, une odeur tout à la fois répugnante et exquise, tenant de la délicieuse senteur de la jonquille et de l'immonde puanteur de la gutta-percha et de l'huile de houille. Il se désinfecta les mains, inséra en une boîte hermétiquement close, sa résine, et les fabriques disparurent à leur tour. Alors, il darda parmi les vapeurs ravivées des tilleuls et des prés, quelques gouttes de new mown hay et, au milieu du site magique momentanément dépouillé de ses lilas, des gerbes de foin s'élevèrent, amenant une saison nouvelle, épandant leur fine effluence dans l'été de ces senteurs.

Enfin, quand il eut assez savouré ce spectacle, il dispersa précipitamment des parfums exotiques, épuisa ses vaporisateurs, accéléra ses esprits concentrés, lâcha bride à tous ses baumes, et, dans la touffeur exaspérée de la pièce, éclata une nature démente et sublimée, forçant ses haleines, chargeant d'alcoolats en délire une artificielle brise, une nature pas vraie et charmante, toute paradoxale, réunissant les piments des tropiques, les souffles poivrés du santal de la Chine et de l'hediosmia de la Jamaïque, aux odeurs françaises du jasmin, de l'aubépine et de la verveine, poussant, en dépit des saisons et des climats, des arbres d'essences diverses, des fleurs aux couleurs et aux fragrances les plus opposées, créant par la fonte et le heurt de tous ces tons, un parfum général, innommé, imprévu, étrange, dans lequel reparaisait, comme un obstiné refrain, la phrase décorative du commencement, l'odeur du grand pré, éventé par les lilas et les tilleuls. » (p.81-82)

Un jour, Des Esseintes décide de revenir à la réalité en se faisant conduire dans une taverne anglaise à Paris. Immanquablement, les odeurs lui donnent l'impression d'avoir traversé la Manche :

(...) « À ce moment, la porte de la taverne s'ouvrit ; des gens entrèrent apportant avec eux une odeur de chien mouillé à laquelle se mêla une fumée de houille, rabattue par le vent dans la cuisine dont la porte sans loquet claqua ; des Esseintes était incapable de remuer les jambes ; un doux et tiède anéantissement se glissait par tous ses membres, l'empêchait même d'étendre la main pour allumer un cigare. Il se disait : Allons, voyons, debout, il faut filer ; et d'immédiates objections contrariaient ses ordres. À quoi bon bouger, quand on peut voyager si magnifiquement sur une chaise ? N'était-il pas à Londres dont les senteurs, dont l'atmosphère, dont les habitants, dont les pâtures, dont les ustensiles, l'environnaient ? » (p.95)

Extrait 3: Gautier, Emaux et Camées

Dans *Emaux et Camées*, certains parfums évoqués sont d'un exotisme prononcé, comme le vétiver, riche senteur orientale, chaude et boisée, qu'on extrait d'une racine :

*(...) « Sur la mode parisienne
Le Nord pose ses manteaux lourds,
Comme sur une Athénienne
Un Scythe étendrait sa peau d'ours.*

*Partout se mélange aux parures
Dont Palmyre habille l'Hiver,
Le faste russe des fourrures
Que parfume le vétiver. »
(Fantaisies d'hiver, IV, p.49)*

2.5. L'odeur, support de mémoire

La perception visuelle n'est possible qu'en présence de l'objet. Par contre, l'odeur subsiste, comme l'affect, en son absence. Elle devient l'indice, le signe de l'objet. Elle a un pouvoir d'évocation qui dépasse l'objet, d'où son rôle important dans les réminiscences. Une odeur, agréable ou mauvaise, surgit de manière fugace, peut, en quelques secondes, faire revivre un lieu, une scène du passé, une personne aimée, une émotion, etc. Il s'agit de la mémoire involontaire olfactive qui surgit de manière intempestive.

Extrait 1 : Leroux, *Le Parfum de la dame en noir*

Dans *Le Parfum de la dame en noir*, le parfum de la dame en noire rappelle, au héros Rouletabille, l'entêtant parfum de celle qui venait le voir enfant à l'orphelinat :

« C'est fou, dit-il, je crois que je vais devenir fou... Qu'est-ce que vous voulez ? C'est plus fort que moi, n'est-ce pas ? L'idée que je vais revoir le parloir... où elle m'attendait... Je ne vivais que dans l'espoir de la voir, et, quand elle était partie, malgré que je lui promettais toujours d'être raisonnable, je tombais dans un si morne désespoir que, chaque fois, on craignait pour ma santé. On ne parvenait à me faire sortir de ma prostration qu'en m'affirmant que je ne la verrais plus si je tombais malade. Jusqu'à la visite suivante, je restais avec son souvenir et avec son parfum. N'ayant jamais pu distinctement voir son cher visage, et m'étant enivré jusqu'à en défaillir, lorsqu'elle me serrait dans ses bras, de son parfum, je vivais moins avec son image qu'avec son odeur. Les jours qui suivaient sa visite, je m'échappais de temps en temps, pendant les récréations, jusqu'au parloir, et, lorsque celui-ci était vide, comme aujourd'hui, j'aspirais, je respirais religieusement cet air qu'elle avait respiré, je faisais provision de cette atmosphère où elle avait un instant passé, et je sortais, le cœur embaumé... C'était le plus délicat, le plus subtil et certainement le plus naturel, le plus doux parfum du monde et j'imaginai bien que je ne le rencontrerais plus jamais, jusqu'à ce jour que je vous ai dit, Sainclair... vous vous rappelez... le jour de la réception à l'Élysée... » (p.19-20)

Extrait 2 : Verlaine, *Œuvres complètes, t1*,

Verlaine utilise les fleurs pour se souvenir. Dans *Crépuscule du soir mystique*, les fleurs et leurs parfums sont la cause de la mélancolie du poète. Peut-être se souvient-il d'un amour passionné et chaste, plein de reconnaissance et de séduction, mais que l'évocation du poison des parfums montre comme faisant partie du passé et faisant souffrir le poète :

« Le Souvenir avec le Crépuscule
Rougeoie et tremble à l'ardent horizon
De l'Espérance en flamme qui recule
Et s'agrandit ainsi qu'une cloison
Mystérieuse où mainte floraison –
– Dahlia, lys, tulipe et renoncule –
S'élance autour d'un treillis, et circule
Parmi la maladive exhalaison
De parfums lourds et chauds, dont le poison
– Dahlia, lys, tulipe et renoncule –
Noyant mes sens, mon âme et ma raison,
Mêle, dans une immense pâmoison,
Le Souvenir avec le Crépuscule.. »
(*Crépuscule du soir mystique*, in *Fêtes galantes*, p.12-13)

Extraits 3 : Maupassant, Bel-Ami

Dans *Bel-Ami*, c'est un parfum de femme, happé furtivement, qui replonge le protagoniste dans le souvenir de Mme de Marelle :

« Mais, s'étant arrêté pour laisser passer une femme parfumée qui descendait de voiture et rentrait chez elle, il aspira d'un grand souffle avide la senteur de verveine et d'iris envolée dans l'air. Ses poumons et son cœur palpitèrent brusquement d'espérance et de joie ; et le souvenir de Mme de Marelle qu'il reverrait le lendemain l'envahit des pieds à la tête.

Tout lui souriait, la vie l'accueillait avec tendresse. Comme c'était bon, la réalisation des espérances. » (p.97-98)

Extraits 4 : Huysmans, A Rebours

Dans *A Rebours*, l'odeur est propre à susciter le souvenir chez Des Esseintes :

« Peu à peu, en buvant, sa pensée suivit l'impression maintenant ravivée de son palais, emboîta le pas à la saveur du whisky, réveilla, par une fatale exactitude d'odeurs, des souvenirs effacés depuis des ans.

Ce fleur phéniqué, âcre, lui remémorait forcément l'identique senteur dont il avait eu la langue pleine au temps où les dentistes travaillaient dans sa gencive.

Une fois lancé sur cette piste, sa rêverie, d'abord éparse sur tous les praticiens qu'il avait connus, se rassembla et convergea sur l'un d'entre eux dont l'excentrique rappel s'était plus particulièrement gravé dans sa mémoire. » (p.33)

*« Alors il s'aperçut qu'un nom restait encore sur sa liste : le *Cattleya* de la Nouvelle-Grenade ; on lui désigna une clochette ailée d'un lilas effacé, d'un mauve presque éteint ; il s'approcha, mit son nez dessus et recula brusquement ; elle exhalait une odeur de sapin verni, de boîte à jouets, évoquait les horreurs d'un jour de l'an.*

Il pensa qu'il ferait bien de se défier d'elle, regretta presque d'avoir admis parmi les plantes inodores qu'il possédait, cette orchidée qui fleurait les plus désagréables des souvenirs. » (p.64)

« Il se leva et, mélancoliquement, ouvrit une petite boîte de vermeil au couvercle semé d'aventurines.

Elle était pleine de bonbons violets ; il en prit un, et il le palpa entre ses doigts, pensant aux étranges propriétés de ce bonbon praliné, comme givré de sucre ; jadis, alors que son impuissance était acquise, alors aussi qu'il songeait, sans aigreur, sans regrets, sans nouveaux désirs, à la femme, il déposait l'un de ces bonbons sur sa langue, le laissait fondre et soudain, se levaient avec une douceur infinie, des rappels très effacés, très languissants des anciennes paillardises.

*Ces bonbons inventés par Siraudin et désignés sous la ridicule appellation de « Perles des Pyrénées » étaient une goutte de parfum de *sarcanthus*, une goutte d'essence féminine, cristallisée dans un morceau de sucre ; ils pénétraient les papilles de la bouche, évoquaient des souvenirs d'eau opalisée par des vinaigres rares, de baisers très profonds, tout imbibés d'odeurs.*

D'habitude, il souriait, humant cet arôme amoureux, cette ombre de caresses qui lui mettait un coin de nudité dans la cervelle et ranimait, pour une seconde, le goût naguère adoré de certaines femmes ; aujourd'hui, ils n'agissaient plus en sourdine, ne se bornaient plus à raviver l'image de désordres lointains et confus ; ils déchiraient, au contraire, les voiles, jetaient devant ses yeux la réalité corporelle, pressante et brutale. » (p.71)

Extrait 5 : Proust, Du côté de chez Swann

Dans *Du côté de chez Swann*, Proust décrit parfaitement le mécanisme de réactivation d'un souvenir, dans le célèbre épisode de la madeleine, où saveur et odeur se mêlent, puisque l'ingestion des aliments fait intervenir à la fois l'olfaction et le goût.

« Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : u plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être

de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

(...) Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. » (p.34-36)

Pour Proust, les odeurs constituent l'élément essentiel et majeur de la mémoire involontaire. Mais, une fois les prémices du souvenir surgis, le narrateur s'interroge pour trouver la vérité et souligne les difficultés de la mémoire pour retrouver le souvenir, difficulté d'autant plus grande que c'est l'esprit qui doit retrouver le souvenir, alors que ce sont les sens (l'odorat et le goût) qui le font ressurgir.

Dans l'œuvre de Proust, l'évocation du passé se fait, le plus souvent, par l'intermédiaire des odeurs véhiculées par la quintessence des sensations intimes et des émotions profondes. L'identité d'une sensation, commune à deux moments du temps séparés par des années, fait revivre soudain au héros toute une période ancienne de sa vie, qu'il croyait enfouie dans l'oubli et qui resurgit ainsi à la faveur d'un hasard.

Extraits 6 : Baudelaire, Les Fleurs du Mal

Quand Baudelaire parle de spleen, de nostalgie du temps passé et de multiples souvenirs, on trouve inévitablement les parfums, et surtout le flacon qui, quand on l'ouvre, agit comme un déclencheur de souvenirs. Les odeurs ont chez lui une extraordinaire capacité mnémonique. Dans *La Chevelure*, le poète éveille volontairement les souvenirs qui dormaient dans la chevelure de sa bien-aimée. En agitant les boucles noires, il provoque un déferlement d'arômes qui invite à la langueur et provoque son extase. Il y a un mouvement continu de va et vient entre le monde de la mémoire et la chevelure parfumée. Celle-ci transporte le poète vers des contrées éloignées dans le temps et dans l'espace, où il retrouve des senteurs diverses (huile de coco, musc et même goudron) :

« Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure !

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse

Ô boucles ! Ô parfum chargé de nonchaloir !

Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;

*Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !*

*La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.*

*J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :*

*Un port retentissant où mon âme peut boire
À grands flots le parfum, le son et la couleur ;
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.*

*Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé !*

*Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.*

*Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ? »*

(La Chevelure, p.31-32)

Baudelaire promet des merveilles à sa bien-aimée pour que les plaisirs simultanés de l'olfaction et du souvenir ne s'épuisent jamais et que, toute sa vie, elle soit pour lui un puits de rêve et de mémoire. Ce poème montre combien l'odeur, chez le poète, est à la fois invitation au voyage et au rêve, provocatrice de souvenirs et invitation à l'amour.

Dans *le Flacon*, le retour de l'âme se produit au fur et à mesure que le parfum s'exhale. Les souvenirs affluent avec une prolifération d'images olfactives (parfum, odeur, pestilence, poison, liqueur). L'immortalité de l'amour est symbolisée par la persistance du parfum :

*« Il est de forts parfums pour qui toute matière
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre.
En ouvrant un coffret venu de l'Orient
Dont la serrure grince et rechigne en criant,*

*Il la terrasse au bord d'un gouffre séculaire,
Où, Lazare odorant déchirant son suaire,
Se meut dans son réveil le cadavre spectral
D'un vieil amour ranci, charmant et sépulcral.*

*Ou dans une maison déserte quelque armoire
Pleine de l'âcre odeur des temps, poudreuse et noire,
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.*

*Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire
Des hommes, dans le coin d'une sinistre armoire
Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,
Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé.*

*Mille pensées dormaient, chrysalides funèbres,
Frémissant doucement dans les lourdes ténèbres,
Qui dégagent leur aile et prennent leur essor,
Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.*

*Je serai ton cercueil, aimable pestilence !
Le témoin de ta force et de ta virulence,
Cher poison préparé par les anges ! liqueur
Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon cœur ! »*

*Voilà le souvenir enivrant qui voltige
Dans l'air troublé ; les yeux se ferment ; le Vertige
Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains
Vers un gouffre obscurci de miasmes humains ;*

(Le Flacon, p.61)

2.6. L'odeur féminine, invitation à l'amour

Les relations entre amour et olfaction sont connues depuis longtemps. Sens de l'instinct ayant trait à une animalité originelle, l'odorat participe à l'éveil de la sensualité, voire de la sexualité. Le parfum, surtout celui de la femme, occupe une place prépondérante dans la chimie amoureuse. Les écrivains soulignent le pouvoir addictif et lénifiant des senteurs féminines.

2.6.1. L'odeur de la jeune fille

Au XIX^e, les romanciers font de l'ensorcellement provoqué par le parfum de la jeune fille un de leurs ressorts favoris. Les métaphores odorantes sont surtout des métaphores florales, les fleurs printanières étant les plus à même à évoquer le caractère transitoire de l'état de jeune fille.

Extrait 1 : Hugo, Hier au soir, in L'Ame en fleur, Les Contemplations, t1

Chez Hugo, la jeune fille aimée est en communication directe avec la nature :

<p>« Hier, le vent du soir, dont le souffle caresse, Nous apportait l'odeur des fleurs qui s'ouvrent tard ; La nuit tombait ; l'oiseau dormait dans l'ombre épaisse. Le printemps embaumait, moins que votre jeunesse ; Les astres rayonnaient, moins que votre regard.</p>	<p>Moi, je parlais tout bas. C'est l'heure solennelle Où l'âme aime à chanter son hymne le plus doux. Voyant la nuit si pure, et vous voyant si belle, J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel sur elle ! Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour sur nous ! » (p.73)</p>
---	---

Extrait 2 : Verlaine, Les Amies, in Œuvres Complètes, t.2

Dans *Les Amies*, poèmes érotiques consacrés à l'homosexualité féminine, Verlaine montre combien l'odeur des jeunes filles est sensuelle et conduit à l'amour interdit :

<p>« (...) Derrière elles, au fond du retrait riche et sombre, Emphatique comme un trône de mélodrame Et plein d'odeurs, le Lit, défait, s'ouvrait dans l'ombre. » (I, Sur le balcon, p.100).</p>	<p>« Et l'enfant répondit, pâmée Sous la fourmillante caresse De sa pantelante maîtresse : « Je me meurs, ô ma bien-aimée !</p>
---	---

<p>« (...) Chacune a quitté, pour se mettre à l'aise, La fine chemise au frais parfum d'ambre. La plus jeune étend les bras et se cambre, Et sa sœur, les mains sur ses seins, la baise. (...) » (II, Pensionnaires, p.101)</p>	<p>« Je me meurs : ta gorge enflammée Et lourde me soûle, m'opprime ; Ta forte chair d'où sort l'ivresse Est étrangement parfumée :</p>
---	---

« Elle a, ta chair, le charme sombre
Des maturités estivales, –
Elle en a l'ambre, elle en a l'ombre (...) »
(V, Été, p.102)

Extraits 3 : Zola, Le Ventre de Paris

Chez Zola, une place de choix est réservée à la sexualité, ainsi qu'aux lieux d'intimités. Dans *Le Ventre de Paris*, il fait le portrait de jeunes filles sensuelles, comme la belle normande :

« Florent ne songeait guère à ces belles filles. Il traitait d'ordinaire les femmes en homme qui n'a point de succès auprès d'elles. Puis, il dépensait en rêve trop de sa virilité. Il en vint à éprouver une véritable amitié pour la Normande ; elle avait un bon cœur, quand elle ne se montait pas la tête. Mais jamais il n'alla plus loin. Le

soir, sous la lampe, tandis qu'elle approchait sa chaise, comme pour se pencher sur la page d'écriture de Muche, il sentait même son corps puissant et tiède à côté de lui avec un certain malaise. Elle lui semblait colossale, très lourde, presque, inquiétante, avec sa gorge de géante ; il reculait ses coudes aigus, ses épaules sèches, pris de la peur vague d'enfoncer dans cette chair. Ses os de maigre avaient une angoisse, au contact des poitrines grasses. Il baissait la tête, s'amincissait encore, incommodé par le souffle fort qui montait d'elle. Quand sa camisole s'entrebâillait, il croyait voir sortir, entre deux blancheurs, une fumée de vie, une haleine de santé qui lui passait sur la face, chaude encore, comme relevée d'une pointe de la puanteur des Halles, par les ardentes soirées de juillet. C'était un parfum persistant, attaché à la peau d'une finesse de soie, un suint de marée coulant des seins superbes, des bras royaux, de la taille souple, mettant un arôme rude dans son odeur de femme. Elle avait tenté toutes les huiles aromatiques ; elle se lavait à grande eau ; mais dès que la fraîcheur du bain s'en allait, le sang ramenait jusqu'au bout des membres la fadeur des saumons, la violette musquée des éperlans, les âcretés des harengs et des raies. Alors, le balancement de ses jupes dégageait une buée ; elle marchait au milieu d'une évaporation d'algues vaseuses ; elle était, avec son grand corps de déesse, sa pureté et sa pâleur admirables, comme un beau marbre ancien roulé par la mer et ramené à la côte dans le coup de filet d'un pêcheur de sardines. Florent souffrait ; il ne la désirait point, les sens révoltés par les après-midi de la poissonnerie ; il la trouvait irritante, trop salée, trop amère, d'une beauté trop large et d'un relent trop fort. » (p.109-110)

Ou encore comme la belle Sarriette :

« La Sarriette était adorable, au milieu de ses fruits, avec son débraillé de belle fille. Ses cheveux frisottants lui tombaient sur le front, comme des pampres. Ses bras nus, son cou nu, tout ce qu'elle montrait de nu et de rose, avait une fraîcheur de pêche et de cerise. Elle s'était pendu par gaminerie des guignes aux oreilles, des guignes noires qui sautaient sur ses joues, quand elle se penchait, toute sonore de rires. Ce qui l'amusaient si fort, c'était qu'elle mangeait des groseilles, et qu'elle les mangeait à s'en barbouiller la bouche, jusqu'au menton et jusqu'au nez ; elle avait la bouche rouge, une bouche maquillée, fraîche du jus des groseilles, comme peinte et parfumée de quelque fard du sérail. Une odeur de prune montait de ses jupes. Son fichu mal noué sentait la fraise. » (p.177)

Celle-ci communique toute sa sensibilité aux produits qu'elle vend, à tel point qu'ils semblent une partie d'elle-même :

« Et les fraises, elles aussi, exhalaient un parfum frais, un parfum de jeunesse, les petites surtout, celle qu'on cueille dans les bois, plus encore que les grosses fraises de jardin, qui sentent la fadeur des arrosoirs. Les framboises ajoutaient un bouquet à cette odeur pure. Les groseilles, les cassis, les noisettes, riaient avec des mines délurées ; pendant que des corbeilles de raisins, des grappes lourdes, chargées d'ivresse, se pâmaient au bord de l'osier, en laissant retomber leurs grains roussis par les voluptés trop chaudes du soleil. La Sarriette vivait là, comme dans un verger, avec des griseries d'odeurs. Les fruits à bas prix, les cerises, les prunes, les fraises, entassés devant elle sur des paniers plats, garnis de papier, se meurtrissaient, tachaient l'étalage de jus, d'un jus fort qui fumait dans la chaleur. Elle sentait aussi la tête lui tourner, en juillet, par les après-midi brûlantes, lorsque les melons l'entouraient d'une puissante vapeur de musc. Alors, ivre, montrant plus de chair sous son fichu, à peine mûre et toute fraîche de printemps elle tentait la bouche, elle inspirait des envies de maraude. C'était elle, c'étaient ses bras, c'était son cou, qui donnaient à ses fruits cette vie amoureuse, cette tiédeur satinée de femme. » (p.178)

2.6.2. L'odeur de la femme mûre

Les écrivains de notre corpus puisent dans l'imaginaire olfactif collectif composé de présupposés sociaux et scientifiques, pour créer des héroïnes toujours plus séduisantes, menaçantes et parfumées.

Extrait 1 : Balzac, Le Père Goriot

Dans *Le Père Goriot*, Mme de Restaud sait très bien user des sortilèges d'un bain de senteur :

« Rastignac se retourna brusquement et vit la comtesse coquettement vêtue d'un peignoir en cachemire blanc, à nœuds roses, coiffée négligemment, comme le sont les femmes de Paris au matin ; elle embaumait, elle avait sans doute pris un bain, et sa beauté, pour ainsi dire, assouplie, en semblait plus voluptueuse ; ses yeux étaient humides. L'œil des jeunes gens sait tout voir ; leurs esprits s'unissent aux rayonnements de la femme comme une plante aspire dans l'air des substances qui lui sont propres. Eugène sentit donc la fraîcheur épanouie des mains de cette femme sans avoir besoin d'y toucher. Il voyait, à travers le cachemire, les teintes rosées du corsage que le peignoir, légèrement entrouvert, laissait parfois à nu, et sur lequel son regard s'étalait. Les ressources du busc étaient inutiles à la comtesse, la ceinture marquait seule sa taille flexible, son cou invitait à l'amour, ses pieds étaient jolis dans ses pantoufles. » (p.39)

Extrait 2 : Gautier, Affinités secrètes, in Emaux et Camées

Dans *Affinités secrètes* de Gautier, la senteur est un signe qui aide les âmes sœurs à se reconnaître. L'olfactif (« arôme ») est lié au visuel (« rayon »), dans un effet de correspondances :

(...) « Les ramiers de nouveau roucoulent
Au cœur de deux jeunes amants,
Et les perles en dents se moulent
Pour l'écrin des rires charmants.

Docile à l'appel d'un arôme,
D'un rayon ou d'une couleur,
L'atome vole vers l'atome
Comme l'abeille vers la fleur. »
(p.1-2)

De là naissent ces sympathies
Aux impérieuses douceurs,
Par qui les âmes averties
Partout se reconnaissent sœurs.

Extraits 3 : Huysmans, A Rebours

Dans *A Rebours*, pour Des Esseintes, parfum et féminité sont fortement liés. A tel point que lorsqu'il commente une peinture de femme, il ne peut s'empêcher d'appeler les parfums. C'est le cas avec le tableau de Salomé de Gustave Moreau :

« Un trône se dressait, pareil au maître-autel d'une cathédrale, sous d'innombrables voûtes jaillissant de colonnes trapues ainsi que des piliers romans, émaillées de briques polychromes, serties de mosaïques, incrustées de lapis et de sardoines, dans un palais semblable à une basilique d'une architecture tout à la fois musulmane et byzantine.

Au centre du tabernacle surmontant l'autel précédé de marches en forme de demi-vasques, le Tétrarque Hérode était assis, coiffé d'une tiare, les jambes rapprochées, les mains sur les genoux. La figure était jaune, parcheminée, annelée de rides, décimée par l'âge ; sa longue barbe flottait comme un nuage blanc sur les étoiles en pierreries

qui constellaient la robe d'orfroi plaquée sur sa poitrine.

Autour de cette statue, immobile, figée dans une pose hiératique de dieu hindou, des parfums brûlaient, dégorgeant des nuées de vapeurs que trouaient, de même que des yeux phosphorés de bêtes, les feux des pierres enchâssées dans les parois du trône ; puis la vapeur montait, se déroulait sous les arcades où la fumée bleue se mêlait à la poudre d'or des grands rayons de jour, tombés des dômes.

Dans l'odeur perverse des parfums, dans l'atmosphère surchauffée de cette église, Salomé, le bras gauche étendu, en un geste de commandement, le bras droit replié, tenant à la hauteur du visage, un grand lotus, s'avance lentement sur les pointes, aux accords d'une guitare dont une femme accroupie pince les cordes...»
(p.36-37)

Extrait 4 : Maupassant, Bel-Ami,

Dans l'œuvre maupassantienne, les personnages masculins sont très sensibles aux senteurs des femmes, à certaines fragrances qui exacerbent le désir et excitent les sens. Il en est ainsi de Duroy dans *Bel-Ami* :

« Il la (Mme de Marelle) trouvait tout à fait tentante, dans son peignoir éclatant et doux, moins fine que l'autre dans son peignoir blanc, moins chatte, moins délicate, mais plus excitante, plus poivrée.

Quand il sentait près de lui Mme Forestier, avec son sourire immobile et gracieux qui attirait et arrêtait en même temps, qui semblait dire : « Vous me plaisez » et aussi : « Prenez garde », dont on ne comprenait jamais le sens véritable, il éprouvait surtout le désir de se coucher à ses pieds, ou de baiser la fine dentelle de son corsage et d'aspirer lentement l'air chaud et parfumé qui devait sortir de là, glissant entre les seins. Au près de Mme de Marelle, il sentait en lui un désir plus brutal, plus précis, un désir qui frémissait dans ses mains devant les contours soulevés de la soie légère. ».(p.52)

Extraits 5 : Baudelaire, Les Fleurs du Mal

Chez Baudelaire, l'odeur est très importante dans le processus de séduction. L'odeur est support à une extase et à une ivresse des sens. Aussi, célèbre-t-il la femme pour le parfum qu'elle a et qui excite ses sens. Chaque partie du corps féminin est pleine d'arômes : le sein, la chair, la gorge, l'haleine, la peau, etc., la chevelure étant de loin celle qui a le plus de potentiel odorant. Dans *Le Serpent qui danse*, le poète suggère le pouvoir érotique du parfum de la chevelure. Celle-ci, comparée à une mer odorante, est à la base de l'ivresse amoureuse du poète qui va se transformer en érotisme :

« Que j'aime voir, chère indolente,
De ton corps si beau,
Comme une étoffe vacillante,
Miroiter la peau !

Comme un navire qui s'éveille
Au vent du matin,
Mon âme rêveuse appareille
Pour un ciel lointain(...) »

Sur ta chevelure profonde
Aux âcres parfums,
Mer odorante et vagabonde
Aux flots bleus et bruns,

(*Le Serpent qui danse*, p.27)

Dans *Les Fleurs du Mal*, les parfums répandus par la femme séduisent et rendent fou d'amour. Dans *La Chevelure* (Cf.2.5.), le poète va jusqu'à fétichiser ce fragment du corps féminin, en s'adressant à elle comme à une personne.

Pour Baudelaire, les odeurs de l'amour sont si importantes qu'elles sont omniprésentes dans le lit des amants et la séduction qu'elles favorisent représente un amour plus fort que la mort :

« Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Écloses pour nous sous des ci eux plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux. (...) »
(*La Mort des amants*, p.164)

Extraits 6 : Zola, La Curée

Dans *La Curée*, les parfums ont presque toujours un relent de débauche, une senteur d'alcôve suspecte. La chaleur parfumée des corps féminins pénètre par osmose dans les robes et les dessous :

« Mais sa grande partie était d'accompagner Renée chez l'illustre Worms, le tailleur de génie, devant lequel les reines du second empire se tenaient à genoux. Le salon du grand homme était vaste, carré, garni de larges divans.

Il y entra avec une émotion religieuse. Les toilettes ont certainement une odeur propre ; la soie, le satin, le velours, les dentelles, avaient marié leurs arômes légers à ceux des chevelures et des épaules ambrées ; et l'air

du salon gardait cette tiédeur odorante, cet encens de la chair et du luxe qui changeait la pièce en une chapelle consacrée à quelque secrète divinité. (...) Ces dames étaient chez elles, parlaient librement, et lorsqu'elles se pelotonnaient autour de la pièce, on aurait dit un vol blanc de lesbiennes qui se serait abattu sur les divans d'un salon parisien. Maxime, qu'elles toléraient et qu'elles aimaient pour son air de fille, était le seul homme admis dans le cénacle. Il y goûtait des jouissances divines ; il glissait le long des divans comme une couleuvre agile ; on le retrouvait sous une jupe, derrière un corsage, entre deux robes, où il se faisait tout petit, se tenant bien tranquille, respirant la chaleur parfumée de ses voisines, avec des mines d'enfant de chœur avalant le bon Dieu.» (p.75-76))

Mais, les sensations olfactives émanent surtout de Renée, à travers toutes les pièces de sa maison et surtout dans la serre :

« Un parfum indéfinissable, fort, excitant, traînait, fait de mille parfums : sueurs humaines, haleines de femmes, senteurs de chevelures ; et des souffles doux et fades jusqu'à l'évanouissement, étaient coupés par des souffles pestilentiels, rudes, chargés de poisons. Mais, dans cette musique étrange des odeurs, la phrase mélodique qui revenait toujours, dominant, étouffant les tendresses de la Vanille et les acuités des Orchidées, c'était cette odeur humaine, pénétrante, sensuelle, cette odeur d'amour qui s'échappe le matin de la chambre close de deux jeunes époux. » (p.31)

« Ils fermaient les portes du petit salon, et pouvaient ainsi jouir en toute tranquillité de ce salon, de la serre et de l'appartement de Renée. C'était tout un monde. Ils y goûtèrent, pendant les premiers mois, les joies les plus raffinées, les plus délicatement cherchées. Ils promènèrent leurs amours du grand lit gris et rose de la chambre à coucher, dans la nudité rose et blanche du cabinet de toilette, et dans la symphonie en jaune mineur du petit salon. Chaque pièce, avec son odeur particulière, ses tentures, sa vie propre, leur donnait une tendresse différente, faisait de Renée une autre amoureuse : elle fut délicate et jolie dans sa couche capitonnée de grande dame, au milieu de cette chambre tiède et aristocratique, où l'amour prenait un effacement de bon goût ; sous la tente couleur de chair, au milieu des parfums et de la langueur humide de la baignoire, elle se montra fille capricieuse et du petit salon, au milieu de cette aurore jaunissante qui dorait ses cheveux, elle devint déesse, avec sa tête de Diane blonde, ses bras nus qui avaient des poses chastes, son corps pur, dont les attitudes, sur les causeuses, trouvaient des lignes nobles, d'une grâce antique. Mais il était un lieu dont Maxime avait presque peur et où Renée ne l'entraînait que les jours mauvais, les jours où elle avait besoin d'une ivresse plus âcre. Alors ils aimaient dans la serre. C'était là qu'ils goûtaient l'inceste. » (p.133-134)

« Mais l'odeur qui dominait, l'odeur où se fondaient tous ces vagues soupirs, c'était une odeur humaine, une odeur d'amour, que Maxime reconnaissait, quand il baisait la nuque de Renée, quand il enfouissait sa tête au milieu de ses cheveux dénoués. Et ils restaient ivres de cette odeur de femme amoureuse, qui traînait dans la serre, comme dans une alcôve où la terre enfantait. » (p.137)

Extraits 7 : Verlaine, Œuvres Complètes

Dans *Un dahlia*, Verlaine évoque un amour déçu. La métaphore courtisane-dahlia laisse transparaître sa rancune. La courtisane ne ressemble pas aux femmes de la campagne et ne dégage même pas le parfum le plus élémentaire et le plus naturel, celui de la chair.

« Courtisane au sein dur, à l'œil opaque et brun S'ouvrant avec lenteur comme celui d'un bœuf, Ton grand torse reluit ainsi qu'un marbre neuf.	Tu ne sens même pas la chair, ce goût qu'au moins Exhalent celles-là qui vont fanant les foins, Et tu trônes, Idole insensible à l'encens.
--	--

Fleur grasse et riche, autour de toi ne flotte aucun Arôme, et la beauté sereine de ton corps Déroule, mate, ses impeccables accords.	– Ainsi le Dahlia, roi vêtu de splendeur, Élève, sans orgueil, sa tête sans odeur, Irritant au milieu des jasmains agaçants ! » (Un dahlia, in Poèmes saturniens, t.1, p.24)
---	---

Par contre, dans *Odes en son honneur*, Verlaine redonne à la femme son odeur sensuelle :

« (...) Aisselles, fins cheveux courts qu'ondoie un parfum Capiteux où je plonge, Cou gras comme le miel, ambré comme lui, qu'un Dieu fit bien mieux qu'en songe,	« (...) Qu'as de me plaire sans complaire Plus qu'il ne faut à mes caprices. Or je te viens jouer un air Tout parfumé d'ambre et d'iris,
--	---

*Fraîcheur enfin des bras endormis et rêveurs
Autour de mes épaules,
Palpitantes et si doux d'étreinte à mes ferveurs
Toutes à leurs grands rôles. (...) » (III).*

*« (...) Puis, au repos, – cuisses, genoux, mollet, –
Fleurant comme ambre et blanches comme lait :
– Tel le pastel d'après ma femme nue. (XI)*

*Bien qu'ayant en horreur triplice
Tout parfum hostile ou complice,*

*Sauf la seule odeur de toi, frais
Et chaud effluve, vent de mer
Et vent, sous le soleil, de présés
Non sans quelque saveur amère
Pour saler et poivrer ainsi
Qu'il est urgent, mon cœur transi. (...) » (XVIII)
(Odes en son honneur, t.2, p.174, p.182 et .188)*

2.6.3. L'odeur de la prostituée

La période du Second Empire se caractérise par l'existence de prostituées de luxe, les cocottes (Voir [Clin d'œil N°4](#)). D'une façon ou d'une autre, elles sont associées au monde des bourgeois, car la prostitution est une institution nécessaire à la bourgeoisie. Le bourgeois considère l'usage de la prostitution comme un privilège tout naturel qui lui est acquis de droit. Mais, comme la prostituée représente le vice ambulante, elle doit être recluse dans des lieux clos dûment contrôlés. Cependant, ces lieux explosent et on rencontre la prostituée partout. Cette période devient l'âge d'or de sa représentation dans les arts et les lettres. Les écrivains réalistes se sont beaucoup intéressés aux prostituées et notamment à leurs odeurs.

Extraits 1 : Maupassant, Bel-Ami

Ces professionnelles de l'amour usent et abusent du parfum au même titre que la poudre et le fard. Elles ont une préférence pour les parfums capiteux. Elles sentent l'amour comme si elles portaient sur elles l'essence concentrée du sexe et de la vénalité. Elles laissent dans leur sillage des parfums pleins de promesses. Duroy, alias Bel-Ami, aime leurs parfums :

« Il aimait cependant les lieux où grouillent les filles publiques, leurs bals, leurs cafés, leurs rues ; il aimait les coudoier, leur parler, les tutoyer, flairer leurs parfums violents, se sentir près d'elles. C'étaient des femmes enfin, des femmes d'amour. Il ne les méprisait point du mépris inné des hommes de famille. » (p.2)

Les parfums violents sont presque toujours associés aux prostituées, comme en témoigne le passage suivant où Duroy présente son épouse Madeleine à ses parents :

« La vieille, à son tour, baisa sa belle-fille avec une réserve hostile. Non, ce n'était point la bru de ses rêves, la grosse et fraîche fermière, rouge comme une pomme et ronde comme une jument poulinière. Elle avait l'air d'une traînée, cette dame-là, avec ses falbalas et son musc. Car tous les parfums, pour la vieille, étaient du musc. » (p.150)

Extrait 2 : Zola, La Curée

Dans *La Curée*, Saccard et son fils Maxime ramènent à la maison les odeurs des prostituées :

« Quand ils rentraient, ils rapportaient du dehors, dans leurs habits, un peu des filles qu'ils quittaient. Leurs attitudes déhanchées, le reste de certains mots risqués et de certains gestes canailles, emplissaient

l'appartement de la rue de Rivoli d'une senteur d'alcôve suspecte. La façon molle et abandonnée dont le père donnait la main au fils, disait seule d'où ils venaient. C'était dans cet air que Renée respirait ses caprices, ses anxiétés sensuelles. Elle les raillait nerveusement.

– D'où venez-vous donc ? leur disait-elle. Vous sentez la pipe et le musc... C'est sûr, je vais avoir la migraine. Et l'odeur étrange, en effet, la troublait profondément. C'était le parfum persistant de ce singulier foyer domestique. » (p.90-91)

Extraits 3 : Zola, Nana

Ce sont les femmes rousses (Voir [Le Saviez-vous ? N°5](#)) qui sont le plus souvent l'objet de fantasmes. En effet, celles-ci ont toujours suscité méfiance et fascination. Une des cocottes rousses les plus célèbres est sans aucun doute la Nana de Zola. La force de sa présence tient surtout à l'odeur singulière qu'elle dégage et qui trouble les personnages masculins. Dans l'hôtel particulier que lui a offert le comte Muffat, son parfum de violette envahit tout et marque son territoire : il annonce sa présence, la démultiplie et est le gage d'une intimité à venir. Il annonce le plaisir et suggère sans équivoque tout l'érotisme dont Nana est capable :

« Dans la cour, sous la grande marquise, un tapis montait le perron ; et c'était, dès le vestibule, une odeur de violette, un air tiède enfermé dans d'épaisses tentures. » (p.210)

(...)Un rideau fermé y faisait un petit jour blanc, qui semblait dormir, comme chauffé d'un parfum de violette, ce parfum troublant de Nana dont l'hôtel entier, jusqu'à la cour, était pénétré. » (p.211)

(...) « Et, dans cette pièce toute pleine de la vie intime de Nana, où traînaient ses gants, un mouchoir tombé, un livre ouvert, on la retrouvait au déshabillé, avec son odeur de violette, son désordre de bonne fille, d'un effet charmant parmi ces richesses ; tandis que les fauteuils larges comme des lits et les canapés profonds comme des alcôves invitaient à des somnolences oubliées de l'heure, à des tendresses rieuses, chuchotées dans l'ombre des coins. » (p.226)

Le parfum de Nana exerce un fort pouvoir sur le comte Muffat. Troublé dès sa première rencontre avec la jeune femme, il est pris d'une angoissante impression d'asphyxie, trouble dont il ne se départit pas :

« Le comte Muffat s'inclina, troublé malgré son grand usage du monde, ayant besoin d'air, emportant un vertige de ce cabinet de toilette, une odeur de fleur et de femme qui l'étouffait. » (p.37)

(...) Ce sentiment de vertige qu'il avait éprouvé à sa première visite chez Nana, boulevard Haussmann, l'envahissait de nouveau. Sous ses pieds, il sentait mollir le tapis épais de la loge ; les becs de gaz, qui brûlaient à la toilette et à la psyché, mettaient des sifflements de flamme autour de ses tempes. Un moment, craignant de défaillir dans cette odeur de femme qu'il retrouvait, chauffée, décuplée sous le plafond bas, il s'assit au bord du divan capitonné, entre les deux fenêtres. Mais il se releva tout de suite, retourna près de la toilette, ne regarda plus rien, les yeux vagues, songeant à un bouquet de tubéreuses, qui s'était fané dans sa chambre autrefois, et dont il avait failli mourir. Quand les tubéreuses se décomposent, elles ont une odeur humaine. » (p.94)

Le parfum de Nana soumet le comte et l'entraîne dans la décadence et l'avitilissement. Le parfum d'un mouchoir le pousse à s'abaisser jusqu'à l'animalité, en jouant à faire le chien :

« D'autres fois, il était un chien. Elle lui jetait son mouchoir parfumé au bout de la pièce, et il devait courir le ramasser avec les dents, en se traînant sur les mains et les genoux.

– Rapporte, César !... Attends, je vas te régaler, si tu flânes !... Très bien, César ! obéissant ! gentil !... Fais le beau ! » (p.301)

Le parfum de Nana, comme la couleur de ses cheveux, rapproche la jeune femme de l'animalité. Son odeur grisante vient de son être le plus charnel, l'odeur de son sexe même. Elle devient, aux yeux de Muffat, l'être diabolique de la Bible, l'incarnation du mal :

« Il songeait à son ancienne horreur de la femme, au monstre de l'Écriture, lubrique, sentant le fauve. Nana était toute velue, un duvet de rousse faisait de son corps un velours ; tandis que, dans sa croupe et ses cuisses de cavale, dans les renflements charnus creusés de plis profonds, qui donnaient au sexe le voile troublant de

leur ombre, il y avait de la bête. C'était la bête d'or, inconsciente comme une force, et dont l'odeur seule gâtait le monde. Muffat regardait toujours, obsédé, possédé, au point qu'ayant fermé les paupières, pour ne plus voir, l'animal reparut au fond des ténèbres, grandi, terrible, exagérant sa posture. Maintenant, il serait là, devant ses yeux, dans sa chair, à jamais. » (p.147)

Mais, le parfum de Nana n'est pas la simple trace odoriférante de sa sexualité de cocotte. Il prend progressivement prise sur la société déliquescence du Second Empire qui court à son effondrement. Nana étend son odeur sur Paris :

« Ici, sur l'écroulement de ces richesses, entassées et allumées d'un coup, la valse sonnait le glas d'une vieille race ; pendant que Nana, invisible, épandue au-dessus du bal avec ses membres souples, décomposait ce monde, le pénétrait du ferment de son odeur flottant dans l'air chaud, sur le rythme canaille de la musique. » (p.276)

Même, lorsqu'elle se meurt de la petite vérole, son cadavre exhale une pestilence qui attire encore vers elle un nombre surprenant de personnages :

« Nana restait seule, la face en l'air, dans la clarté de la bougie. C'était un charnier, un tas d'humeur et de sang, une pelletée de chair corrompue, jetée là, sur un coussin. Les pustules avaient envahi la figure entière, un bouton touchant l'autre ; et, flétries, affaissées, d'un aspect grisâtre de boue, elles semblaient déjà une moisissure de la terre, sur cette bouillie informe, où l'on ne retrouvait plus les traits. Un œil, celui de gauche, avait complètement sombré dans le bouillonnement de la purulence ; l'autre, à demi ouvert, s'enfonçait, comme un trou noir et gâté. Le nez suppurait encore. Toute une croûte rougeâtre partait d'une joue, envahissait la bouche, qu'elle tirait dans un rire abominable. Et, sur ce masque horrible et grotesque du néant, les cheveux, les beaux cheveux, gardant leur flambée de soleil, coulaient en un ruissellement d'or. Vénus se décomposait. Il semblait que le virus pris par elle dans les ruisseaux, sur les charognes tolérées, ce ferment dont elle avait empoisonné un peuple, venait de lui remonter au visage et l'avait pourri. » (p.321)

2.7. L'odeur, provocation de troubles physiologiques ou psychiques

Extrait 1: Proust, Du côté de chez Swann

L'odeur peut entraîner des troubles respiratoires, comme l'asthme. Il en est ainsi pour l'aide cuisinière de Françoise dans *Du côté de chez Swann* :

« (...) Françoise trouvait pour servir sa volonté permanente de rendre la maison intenable à tout domestique, des ruses si savantes et si impitoyables que, bien des années plus tard, nous apprîmes que si cet été-là nous avions mangé presque tous les jours des asperges, c'était parce que leur odeur donnait à la pauvre fille de cuisine chargée de les éplucher des crises d'asthme d'une telle violence qu'elle fut obligée de finir par s'en aller. » (p.97)

Extrait 2 : Huysmans, A Rebours

L'odeur peut être à l'origine d'hallucinations olfactives qui déterminent une impression factice de percevoir des odeurs parfois indéfinissables. Dans *A Rebours*, Des Esseintes est sujet à de telles hallucinations :

« Cet état dura quelques jours, puis subitement, une après-midi, les hallucinations de l'odorat se montrèrent.

Sa chambre embauma la frangipane ; il vérifia si un flacon ne traînait pas, débouché ; il n'y avait point de flacon dans la pièce ; il passa dans son cabinet de travail, dans la salle à manger : l'odeur persista.

Il sonna son domestique : – Vous ne sentez rien, dit-il ? L'autre renifla une prise d'air et déclara ne respirer aucune fleur : le doute ne pouvait exister ; la névrose revenait, une fois de plus, sous l'apparence d'une nouvelle illusion des sens.

Fatigué par la ténacité de cet imaginaire arôme, il résolut de se plonger dans des parfums véritables, espérant que cette homéopathie nasale le guérirait ou du moins qu'elle retarderait la poursuite de l'importune frangipane. » (p.77)

Extraits 3 : Zola, le Ventre de Paris

L'odeur peut encore provoquer des nausées. Dans *Le Ventre de Paris*, Florent qui travaille dans les Halles est peu à peu pris de nausées.

« Puis, des souffles puants, des haleines de marée gâtée, passèrent sur lui avec de grandes nausées. Ce fut un détraquement lent, un ennui vague qui tourna à une vive surexcitation nerveuse. » (p.101)

(...) « Florent souffrit alors de cet entassement de nourriture, au milieu duquel il vivait. Les dégoûts de la charcuterie lui revinrent, plus intolérables. Il avait supporté des puanteurs aussi terribles ; mais elles ne venaient pas du ventre. Son estomac étroit d'homme maigre se révoltait, en passant devant ces étalages de poissons mouillés à grande eau, qu'un coup de chaleur gâtait. Ils le nourrissaient de leurs senteurs fortes, le suffoquaient, comme s'il avait eu une indigestion d'odeurs. Lorsqu'il s'enfermait dans son bureau l'écoeurement le suivait, pénétrant par les boiseries mal jointes de la porte et de la fenêtre. Les jours de ciel gris, la petite pièce restait toute noire ; c'était comme un long crépuscule, au fond d'un marais nauséabond. (...) Mais, par les soirées de flamme, quand les puanteurs montaient, traversant d'un frisson les grands rayons jaunes, comme des fumées chaudes, les nausées le secouaient de nouveau, son rêve s'égarait, à s'imaginer des étuves géantes, des cuves infectes d'équarisseur où fondait la mauvaise graisse d'un peuple. » (p.103)

(...) « Et il revit l'année mauvaise qu'il venait de passer, la persécution des poissonnières, les nausées des journées humides, l'indigestion continue de son estomac de maigre, la sourde hostilité qu'il sentait grandir autour de lui. » (p.213)

Extraits 4 : Huysmans, A Rebours

Plus gravement, l'odeur peut être cause de névrose. Dans *A Rebours*, Des Esseintes, victime d'hallucinations, plonge peu à peu dans la névrose. Alors que, dans sa thébaïde, il s'était prémuni contre les odeurs extérieures, la frangipane devient la cause de son obsession. Alors, résolu à combattre le mal par le mal, il créa de nombreux parfums artificiels pour échapper à son odeur entêtante (Cf. 2.4). Mais cette thérapie ne fait qu'exacerber sa maladie et l'odeur de frangipane revient inéluctablement :

« Tout à coup une douleur aiguë le perça ; il lui sembla qu'un vilebrequin lui forait les tempes. Il ouvrit les yeux, se retrouva au milieu de son cabinet de toilette, assis devant sa table ; péniblement, il marcha, abasourdi, vers la croisée qu'il entrebâilla. Une bouffée d'air rasséréna l'étouffante atmosphère qui l'enveloppait (...) (p.82)

« Il ouvrit la croisée toute large, heureux de prendre un bain d'air ; mais, soudain, il lui parut que la brise soufflait un vague montant d'essence de bergamote avec laquelle se coalisait de l'esprit de jasmin, de cassie et de l'eau de rose. Il haleta, se demandant s'il n'était point décidément sous le joug d'une de ces possessions qu'on exorcisait au Moyen Âge. L'odeur changea et se transforma, tout en persistant. Une indéfinissable senteur de peinture de tolu, de baume du Pérou, de safran, soudés par quelques gouttes d'ambre et de musc, s'élevait maintenant du village couché, au bas de la côte, et, subitement, la métamorphose s'opéra, ces bribes éparses se relièrent et, à nouveau, la frangipane, dont son odorat avait perçu les éléments et préparé l'analyse, fusa de la vallée de Fontenay jusqu'au fort, assaillant ses narines excédées, ébranlant encore ses nerfs rompus, le jetant dans une telle prostration, qu'il s'affaissa évanoui, presque mourant, sur la barre d'appui de la fenêtre. » (p.85)

Extraits 5 : Zola, Le Ventre de Paris

Enfin, l'odeur peut causer la mort, comme dans *Le Ventre de Paris*. Si Florent est seulement pris de vertiges et de nausées, les odeurs finissent par tuer l'ancien inspecteur à la marée,

M. Verlaque. D'avoir trop vécu dans l'humidité du pavillon de la marée, celui-ci meurt poitrinaire :

« Ce pauvre Verlaque, comme le nommait Gavard, était un petit homme pâle, toussant beaucoup, emmaillotté de flanelle, de foulards, de cache-nez, se promenant dans l'humidité fraîche et dans les eaux courantes de la poissonnerie, avec des jambes maigres d'enfant maladif. » (p.76)

« Monsieur Verlaque toussa. L'humidité le pénétrait, il se serrait plus étroitement dans son cache-nez. (...) Monsieur Verlaque fut repris d'une toux opiniâtre. L'humidité était plus fade, une odeur molle de rivière, d'eau tiède endormie sur le sable. » (p.77)

2.8. L'odeur, intercession avec le divin

Les parfums ont une origine religieuse et certains (l'encens, la myrrhe, le benjoin, etc.) sont encore très utilisés dans les rites religieux. S'ils sont un hommage rendu aux Dieux, lorsqu'on les rencontre dans la littérature, on peut les regarder encore comme une figure de leur présence. L'odeur est alors intercession avec le divin.

Extraits 1 : Hugo, Les Contemplations

Chez Hugo, dans *Les Contemplations*, les fleurs ont, grâce à leur parfum, une vocation mystique (Cf. 2.2.2.). Mais, d'autres parfums servent aussi d'intercession avec le divin, comme l'encens (Voir *Clin d'œil N°5*) :

« (...) Puis, folle, et rappelant les ombres éloignées,
La musique, jetant les notes à poignées,
Revient, et les regards s'allument, et l'archet,
Bondissant, ressaisit la foule qui marchait.
Ô délire ! et d'encens et de bruit enivrées,
L'heure emporte en riant les rapides soirées,
Et les nuits et les jours, feuilles mortes des cieux. (...) » (Melancholia, in *Les luttes et les rêves*, t.1, p.126)

« (...) Marche au vrai. Le réel, c'est le juste, vois-tu ;
Et voir la vérité, c'est trouver la vertu.
Bien lire l'univers, c'est bien lire la vie.
Le monde est l'œuvre où rien ne ment et ne dévie,
Et dont les mots sacrés répandent de l'encens.
L'homme injuste est celui qui fait des contresens. (...) » (VIII, in *Les luttes et les rêves*, t.1, p.140)

Chez Hugo, le mot « encens » est même employé quelque fois comme synonyme de parfum : « Que ton encens est chaste, ô clématite ! » (*Magnitudo parvi*, in *Les Luttes et les rêves*, *Les Contemplations*, t1, p.210). L'encens peut aussi enivrer :

« (...) Ô délire ! et d'encens et de bruit enivrées,
L'heure emporte en riant les rapides soirées,
Et les nuits et les jours, feuilles mortes des cieux.(...) » (Melancholia, in *Les Luttes et les rêves*, t.1, p.126)

Dans *Les Contemplations*, les odeurs ont le plus souvent vocation d'apaiser la souffrance. C'est là toute l'action des baumes et des dictames (Voir *Clin d'œil N°5*) :

« (...) Sois loué, doux penseur, toi qui prends dans ta main
Le passé, l'avenir, tout le progrès humain,
La lumière, l'histoire, et la ville, et la France,
Tous les dictames saints qui calment la souffrance,
Raison, justice, espoir, vertu, foi, vérité,
Le parfum poésie et le vin liberté,
Et qui sur le vaincu, cœur meurtri, noir fantôme,
Te penches, et répands l'idéal comme un baume ! » (VIII, A Paul M, in *En Marche*, t.2, p.91)

L'arôme des baumes peut même permettre la purification spirituelle :

« *Tout revit, ma bien-aimée !*

Le ciel gris perd sa pâleur ;

Quand la terre est embaumée,

Le cœur de l'homme est meilleur. (...) » (Après l'hiver, in L'âme en fleur, t.1, p.102)

Extrait 2 : Verlaine, Liturgies intimes, in Œuvres complètes, t.2

Parallèlement à sa veine érotique, Verlaine poursuit une veine mystique avec *Liturgies intimes* (1892). Une série de poèmes évoque les principales fêtes du calendrier liturgique chrétien, tandis qu'une autre paraphrase librement les prières capitales de la messe. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans ces poèmes l'évocation des parfums religieux et tout particulièrement de l'encens.

« *Bonheur VIII*

(...) Enfin sera le temple embaumé d'actions

De grâce, d'encens pur et de vertus chrétiennes,

Et tout retentissant de psaumes et d'antiennes (...) » (p.62)

« *Juin*

(...) Le désir de sauver les nôtres, ô Bonté

Essentielle, de leur gagner la victoire

Éternelle. Et l'encens de l'immuable été

Monte mystiquement en des douceurs de gloire. » (p.161)

« *Vêpres rustiques*

(...) L'hymne propre et Magnificat aux flots d'encens !

Une langueur céleste envahit tous les sens.(... » (p.167)

« *Complies en ville*

(...) Vêpres sont dites, et l'autel noir ne fait luire

Que six cierges, après les flammes du Salut

Dont l'encens rôde encor mêlé des goûts de cire.(...) »(p.168)

Extraits 3 : Baudelaire, Les Fleurs du Mal

Chez Baudelaire, la sensualité est indissociable de la spiritualité. Plusieurs poèmes des *Fleurs du Mal* sont empreints de religiosité et présentent un caractère érotico-religieux. On y retrouve les quatre odeurs bibliques que sont le benjoin, l'encens, l'oliban et la myrrhe et toute une panoplie liturgique : encensoir, reposoir et ostensor. Baudelaire détourne les termes réservés à la religion chrétienne. Très souvent chez lui, érotisme et religiosité se confondent.

Dans *Le Parfum* apparaît l'encens, voisinant avec le musc. L'encens symbolise la vénération religieuse, tout en exerçant un effet antiseptique et dont un seul grain a une expansion grandiose puisqu'il suffit d'un seul grain pour remplir une église. Encens et musc, ces deux parfums favoris de Baudelaire, abolissent le temps et font renaître les souvenirs pour l'amoureux qui les respire en se penchant sur un corps adoré :

« *Lecteur, as-tu quelquefois respiré*

Avec ivresse et lente gourmandise

Ce grain d'encens qui remplit une église,

Ou d'un sachet le musc invétéré ?

De ses cheveux élastiques et lourds,

Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,

Une senteur montait, sauvage et fauve,

Et des habits, mousseline ou velours,

Tout imprégnés de sa jeunesse pure,

Se dégageait un parfum de fourrure. »

Charme profond, magique, dont nous grise

Dans le présent le passé restauré !

Ainsi l'amant sur un corps adoré

Baudelaire mêle ici divin et érotisme. L'encensoir, cet accessoire des cérémonies religieuses, parfume ici l'alcôve, espace fondamentalement érotique. Chez Baudelaire, l'alcôve (ou le boudoir) et l'église sont unis dans l'imagination olfactive, car ils mettent en valeur la divinité de Dieu ou celle de la femme, ces deux cultes étant souvent interchangeable. De plus, la synesthésie utilisée dans « un parfum de fourrure » évoque un parfum soyeux et chaud, la fourrure exprimant le confort et le luxe.

Dans *Toute entière*, C'est le référent religieux (dictame) qui permet la spiritualisation :

<i>« Parmi toutes les belles choses Dont est fait son enchantement, Parmi les objets noirs ou roses Qui composent son corps charmant,</i>	<i>Quel est le plus doux. » – Ô mon âme ! Tu répondis à l'Abhorré « Puisqu'en Elle tout est dictame, Rien ne peut être préféré. » (Toute entière, p.53)</i>
---	---

Le dictame désigne ici un condensé de l'être aimé, qui est vénéré à la manière d'un dieu. La femme-parfum apporte l'apaisement spirituel au poète et la relation sensuelle corps à corps se double chez lui d'un rapport d'âme à âme :

Dans *A une Madone*, les parfums s'élancent vers la bien-aimée comme l'encens s'élève vers la divinité dans une église.

*« (...) Étoilant de reflets le plafond peint en bleu,
Te regarder toujours avec des yeux de feu ;
Et comme tout en moi te chérit et t'admire,
Tout se fera Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe,
Et sans cesse vers toi, sommet blanc et neigeux,
En Vapeurs montera mon Esprit orangeux. (...) » (A une Madone, p.75-76)*

Dans ce poème, les parfums prennent corps en portant une majuscule. Il y a une ambivalence totale : la femme corporelle est devenue un être supérieur, déesse à laquelle le poète rend un culte. Identifiée à la Vierge Marie, elle devient une figure céleste et ne représente plus le péché originel, mais le salut. Elle a un rôle christique. Dans ce poème, Baudelaire emprunte le vocabulaire de la piété la plus fanatique jusqu'aux limites du blasphème.

Mais, pour Baudelaire, il est encore un baume plus puissant, celui du vin :

<i>« Le regard singulier d'une femme galante Qui se glisse vers nous comme le rayon blanc Que la lune onduleuse envoie au lac tremblant, Quand elle y veut baigner sa beauté nonchalante ;</i>	<i>Tout cela ne vaut pas, ô bouteille profonde, Les baumes pénétrants que ta panse féconde Garde au cœur altéré du poète pieux ;</i>
<i>Le dernier sac d'écus dans les doigts d'un joueur ; Un baiser libertin de la maigre Adeline ; Les sons d'une musique énervante et câline, Semblable au cri lointain de l'humaine douleur,</i>	<i>Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie, – Et l'orgueil, ce trésor de toute gueuserie, Qui nous rend triomphants et semblables aux Dieux ! » (Le Vin du solitaire, in <i>L'Ame du vin</i>, p.142)</i>